5 JANVIER 1952

France

N° 325 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

HURCHILL
ENCONTRE
RUMAN

Winston Churchill a
on.ré le président
nan, avec lequel son
ier entretien aux
-Unis avait eu lieu le
ars 1949 alors que
nme d'État britan-
e allait prononcer une
érence à l'Institut du
sachusetts. Succé-
de peu à la prise du
oir par les conser-
urs en Grande-
gne et faisant suite
conversations que
Churchill a eues à
avec les ministres
ais, le voyage du
ier anglais revêt
les circonstances
nationales actuelles
grande importance.

U OF I
LIBRARY

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

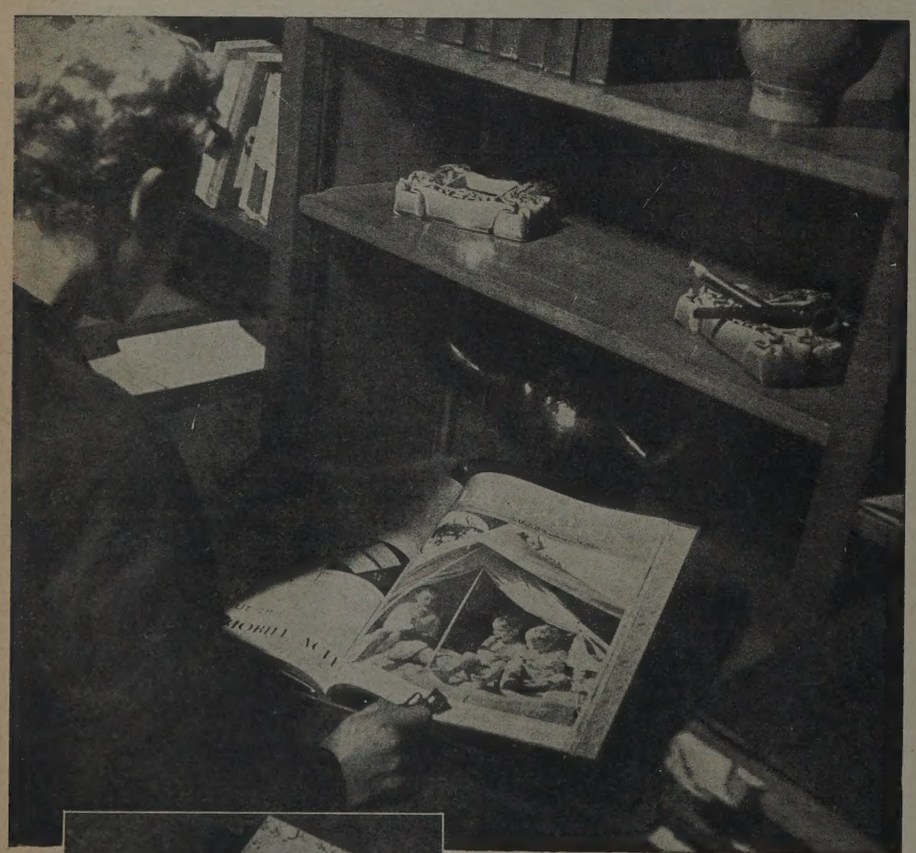
★

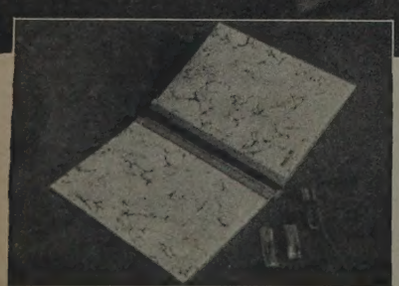
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **670 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **690 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures. La paire . . . . . **70 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . **110 fr.** | Pour 2 reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **520 fr.**
Clefs de montage . . . . . **70 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

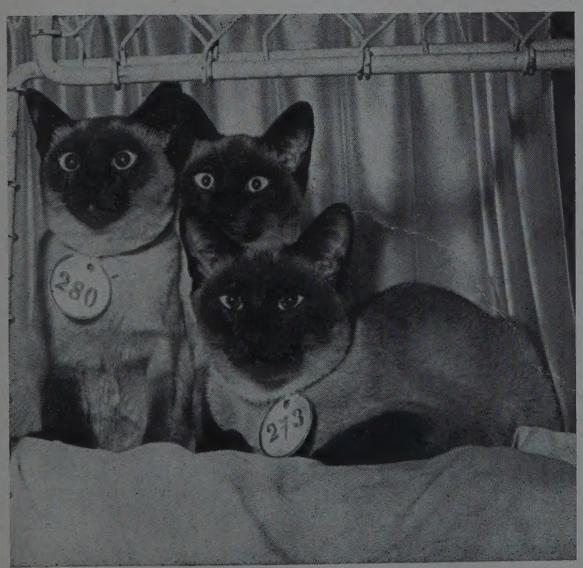
CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER
VOTRE COLLECTION DE
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

8me ANNÉE — NUMÉRO 325 5 JANVIER 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



UN CHAT DE GOUTTIÈRE VEDETTE DU « CAT CLUB »

Les amis des chats n'ont pas manqué de visiter l'exposition organisée par le *Cat Club* dans les salons de l'hôtel Continental. Quelque trois cent cinquante animaux y concouraient pour le titre envié de « plus beau chat d'Europe ». La lutte fut serrée : à qui donner la palme ? Fallait-il récompenser la gentillesse un peu boudeuse de ce persan blanc qui, âgé de cinq mois, porte, avec une moue très aristocratique, le nom d'Athos de Fontmorond (photographie du centre) ? Valait-il mieux distinguer l'un de ces siamois au regard éclatant ? Mais comment choisir entre les beautés si pareilles d'Amourette, d'Ariane et d'Amour de la Michodière (en bas) ? Ne devait-on pas couronner plutôt la majesté soyeuse d'un persan bleu, comme cet Ali qui a daigné poser pour le photographe dans les bras de son illustre maître, Maurice Utrillo ? Les juges se sont ralliés à ce dernier parti en décernant le titre à un autre persan bleu, Nicolas, propriété d'une Américaine, Mme Gibbons. Mais tous ces félins de race avaient un rival sérieux : Anthony (en haut, à gauche), chat de petite naissance mais de beaucoup de gloire, qui conquit la vedette internationale en traversant la scène du palais de Chaillot pendant un discours de M. Eden.

Photographies François Rousseaux et *France-Illustration* (R. Boulet).

7008

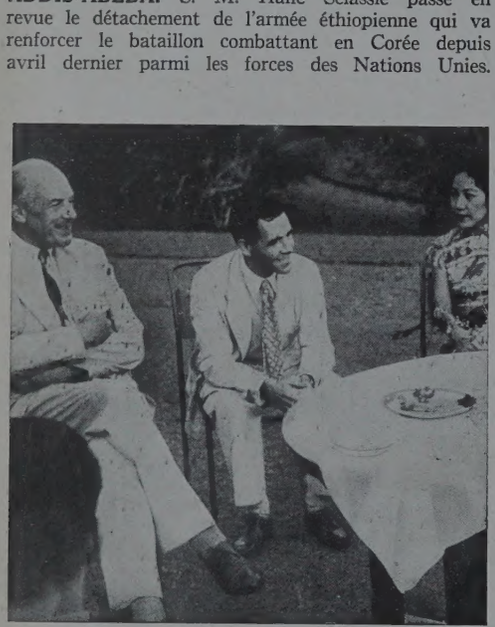
ACTUALITÉS MONDIALES D

ADDIS-ABEBA. S. M. Hailé Sélassié passe en revue le détachement de l'armée éthiopienne qui va renforcer le bataillon combattant en Corée depuis avril dernier parmi les forces des Nations Unies.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

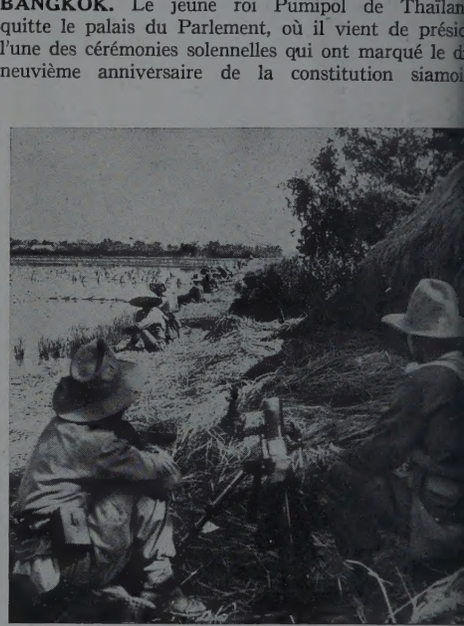
M. JEAN DE HAUTECLOCQUE, ambassadeur de France à Bruxelles depuis quatre ans, succède à M. Périllier comme résident général en Tunisie. Son expérience des questions musulmanes le qualifiait pour ce poste au moment où les négociations sur la réforme du protectorat traversent une phase délicate.

BANGKOK. Le jeune roi Pumipol de Thaïlan quitte le palais du Parlement, où il vient de présid l'une des cérémonies solennelles qui ont marqué le d neuvième anniversaire de la constitution siamoi



SINGAPOUR. En même temps que les délégués des syndicats locaux, les représentantes des « girls » ont été reçues par M. Littleton, secrétaire d'Etat britannique aux Colonies (à g.), en inspection en Malaisie.

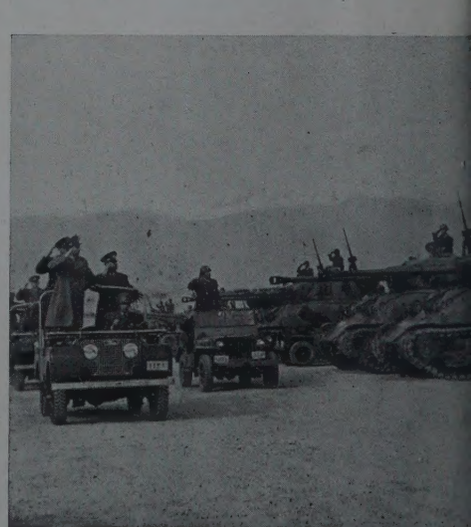
GLASGOW. La première des onze escadrilles de chasseurs à réaction que le Canada destine à la défense de l'Europe est débarquée, dans le grand port écossais, du porte-avions léger canadien *Magnificent.*



HANOI. Ce mortier de 60 a été mis en batte pendant une halte dans la région de Phat-Diem pr prévenir les attaques-surprise exécutées par des é ments vietminh qui s'infiltraient derrière nos lign

ATLANTIQUE. A bord de l'*Independence,* le paquebot qui le ramenait aux Etats-Unis, le secrétaire d'Etat américain, M. Dean Acheson, a consacré ses loisirs à jouer au « curling », un de ses sports préférés.

DAMAS. Le colonel Fawzi Sélo, nouveau chef de l'Etat syrien, a reçu les représentants des puissances occidentales, qui l'ont informé que leurs pays reconnaissaient le régime issu du dernier coup d'Etat.



TEHERAN. L'anniversaire de la libération l'Azerbaïdjan, où le séparatiste Pishawari avait étab un régime procommuniste, a été l'occasion pour shah de passer en revue les troupes iranienne

A SEMAINE

NDRES. A l'Olympia, où un gala marquait l'ouver- de la saison de l'un des grands cirques anglais, naréchal Montgomery a fait la connaissance de mascotte de l'établissement, le chimpanzé Billy.

RGO. Dans cette ville du Dakota un incendie a gé les habitants de cet hôtel à l'évacuer en pleine , par —13 degrés. Au matin l'eau jaillie des lances pompiers avait gelé sur la façade du bâtiment.

ASHINGTON. Désireux de mettre fin à la cor- tion qui règne dans certaines administrations, le sident Truman a confié l'épuration au juge Murphy, emi n° 1 des gangsters, qui a réservé sa réponse.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est en 1923 et en 1924 que j'ai fait mes premiers séjours d'étude en Tunisie. J'entends bien que, de ces voyages, le plaisir de la nouveauté ne se trouvait point exclu ; mais j'en étais à découvrir une société composite où se mêlaient assez bien alors les descendants de Japhet, d'une part, et, d'autre part, ceux de Sem, c'est-à-dire ceux d'Ismaël et ceux d'Israël. La passion de connaître et de comprendre l'emportait sur toutes autres. Grâce aux médecins, mes confrères, grâce à Charles Nicolle, je pouvais pénétrer dans les milieux les plus divers. Je fis alors un livre, *le Prince Jaffar*, où je voyais non certes une étude savante, mais un tableau de la vie tunisienne. Je suis retourné souvent en Tunisie, et plusieurs fois depuis la fin de la seconde guerre mondiale. J'ai vu certains des hommes qui inspirent la Tunisie nouvelle, je les ai interrogés, j'ai obtenu d'eux des témoignages écrits qui figurent dans le texte de la consultation poursuivie et publiée par moi en 1947. En 1948, lors de l'inauguration de la nouvelle maison de notre Alliance française, j'ai invité l'un des ministres qui viennent de passer plusieurs semaines à Paris pour y attendre — trop longtemps à mon gré — la réponse du gouvernement français, j'ai, dis-je, invité ce ministre à une conférence alternée sur les apports respectifs du monde arabe et du monde occidental à la civilisation universelle.

Les ministres de la Régence viennent donc de retourner chez eux, emportant une réponse qui contient d'évidentes, d'éclatantes vérités, mais qui ne donnera satisfaction à personne en Tunisie — je ne parle que de l'élément autochtone — et qui ne laisse pas d'inquiéter un certain nombre de Français de France.

Que la France, en Tunisie, défende son œuvre civilisatrice, rien de plus naturel et de plus juste. Cette œuvre est admirable et, comme elle n'est pas achevée, il faut donc la poursuivre. Le peuple tunisien peut-il accomplir une telle tâche sans l'assistance de quelque puissance étrangère? Non ! Les Tunisiens intelligents et cultivés, ils sont nombreux, ne peuvent dire le contraire. La Tunisie a encore besoin de nos médecins, de nos instituteurs, de nos savants, de nos techniciens et de nos agronomes. A peine de tomber entre les mains de quelque autre puissance, la Tunisie doit compter sur le secours de notre armée. Enfin la Tunisie a besoin de notre argent. Tout cela, il fallait le dire. On peut regretter que ces vérités rigoureuses aient été produites sans douceur et que les ministres tunisiens aient attendu trop longtemps une réponse raisonnable mais pour eux décevante.

Charles Nicolle, pendant les longues courses que nous faisions dans la Régence, de Djerba aux Matmata, de Tabarka au Djerid, me disait parfois, en me montrant les gens de la rue ou du bled : « De tous ceux qui peuvent, présentement, les aider et les diriger, nous sommes les moins intolérables, pour eux. Ils n'aiment pas les Italiens, et ils ne comprennent pas les Anglais... » Les événements ont suivi leur cours tumultueux. Des revendications italiennes, il n'est momentanément plus question. Chacun des peuples engagés dans l'aventure suit sa folle destinée. L'Angleterre s'efforce de trouver un évangile anticolonialiste qui ménagerait ses intérêts temporels. L'Amérique ne dissimule pas trop ses convoitises et rêve d'un impérialisme économique recouvert par les apparences d'une certaine liberté politique. La Russie poursuit avec une patience implacable une œuvre de désagrégation, préalable à un « affranchissement » au prix duquel nos régimes de tutelle sont des régimes de douceur et de tolérance. La Ligue arabe rêve follement de reconstituer un Islam uni, avec des peuples insuffisamment évolués et dépourvus des instruments et des ressources nécessaires à l'industrie ou à la guerre, avec des peuples qu'il est toutefois facile de pousser à la violence.

Avouons-le : la France en est encore à chercher ses formules, et c'est regrettable. Elle répugne à une politique de force qu'elle aurait de la peine à soutenir et qui lui fait justement horreur. Elle sait qu'une politique de concessions libérales est désormais fort chanceuse : quand une population exaltée par ses meneurs demande l'illusoire indépendance, tout ce que l'on pourra concéder sera toujours trop peu. Alors la France, angoissée, songe à son œuvre, à ce qu'elle a fait en Tunisie, à tout ce qu'elle a donné de son sang, de son génie, de ses biens temporels pour tirer la Régence de la misère médiévale. Et la France a mille raisons de souffrir, elle aussi, dans cette querelle insoluble.

ROME, D'OU LE SAINT-PÈRE A APPELÉ LA PAIX SUR LA TERRE ; PAN-MUN-JOM, OU ALLIÉS ET SINO-CORÉENS POURSUIVENT LEURS NÉGOCIATIONS...

L'ORGANISATION DE LA PAIX N'EXIGE-T-ELLE PAS QUE LES PATRIES REMETTE

UNE même préoccupation apparaît dans les vœux et dans les messages qu'ont formulés les hautes autorités temporelles et spirituelles au seuil de l'année nouvelle : que la paix soit sur la terre. Répondant à la question que se posent avec angoisse des millions et des millions d'êtres humains, des voix éloquentes se sont élevées pour écarter avec horreur le fatalisme de la guerre.

Non, la guerre n'est pas la conséquence inéluctable des passions fanatiques et des conflits idéologiques qui divisent le monde, pas davantage elle n'est l'aboutissant fatal des armes que les peuples libres sont tenus de forger pour faire face à une agression possible.

Mais comment dresser devant les forces mauvaises un barrage susceptible de les endiguer ?

La paix ? Il ne suffit pas de l'implorer ou de la réclamer à grands cris. C'est une création difficile, continue et fragile, dont les fondations doivent être établies au milieu de courants et de remous qui risquent à chaque instant d'en désagréger le ciment.

Cette construction, l'Organisation des Nations Unies l'a tentée sans parvenir encore à se dégager des oppositions doctrinales et des controverses déprimantes qui risquent de rendre vaines les bonnes volontés. Mais existe-t-il une possibilité, un moyen plus efficace que ces décevantes palabres pour mettre fin à l'inquiétante tension actuelle ? Ne conviendrait-il pas, pour sortir le char « onusien » de l'ornière où il s'est embourbé, de recourir à une méthode plus directe qui consisterait à mettre face à face, autour d'une table, les hommes d'Etat qui ont charge de veiller sur les destinées des grands peuples ?

C'est ce qu'avait suggéré Winston Churchill alors que les vicissitudes de la politique le tenaient écarté du pouvoir.

Devant l'inutilité des efforts entrepris pour mettre fin aussi bien à la « guerre froide » qu'à la guerre tout court qui sévit en Extrême-Orient, le vieil homme d'Etat, qui, lui non plus, ne croyait pas la guerre fatale, posait ainsi le problème : avant d'engager les nations libres dans la voie d'un réarmement intensif et ruineux, pourquoi ne pas essayer, dans une conversation directe, d'homme à homme — au cours de laquelle chacun viderait à fond son sac — de déterminer, une bonne fois, les points essentiels du désaccord, de tenter de les éliminer afin de déterminer les conditions d'une paix stable où cohabiteraient loyalement les peuples de l'Est et de l'Ouest ?

Cette suggestion de Churchill, chef de l'opposition de Sa Majesté, on pouvait imaginer de bonne foi qu'il s'efforcerait, redevenu le « Premier » britannique, de la mettre en pratique. Et que l'un des objets — le plus essentiel peut-être — de son actuel voyage à Washington serait d'amener le président Truman à une conception tactique envers laquelle, de toute évidence, celui-ci se montrait plutôt réticent.

Or il semble bien que M. Churchill ait d'ores et déjà renoncé — du moins pour le moment — à sa proposition d'une rencontre des « Trois » avec le maréchal Staline en raison des objections qu'elle soulevait.

Objection d'ordre psychologique d'abord. Etant donné les espoirs immenses qu'elle eût suscités à travers le monde, une rencontre Churchill-Truman-Pleven-Staline, engagée de façon spectaculaire, risquait, en cas d'échec ou de manque de conclusion, de provoquer une cruelle désillusion parmi les peuples et d'apporter de l'eau au moulin des fatalistes.

Objection d'ordre pratique également. Où aurait lieu pareille rencontre des « Grands » ? Le généralissime Staline, âgé et tenu par son état de santé à ménager ses forces, se fût refusé sans doute à franchir, ainsi qu'il l'avait fait aux heures cruciales de la guerre, les frontières de son immense domaine communiste. De son côté le président Truman, qui doit faire face à une situation intérieure compliquée et que préoccupe au surplus la prochaine élection présidentielle où ses amis démocrates engagent une partie difficile, ne paraissait pas décidé à s'absenter des U. S. A.

On a d'ailleurs pu remarquer que dans son message de Noël au peuple américain M. Truman a mis l'accent sur l'espoir qui grandit d'un rapprochement plus étroit des nations de l'Ouest.

« Les nations libres, a-t-il déclaré, faisant allusion à l'action de l'O. N. U. dans la guerre de Corée, sont en train de prouver par leurs actes que l'homme doit rester libre, que l'agression doit disparaître et que les nations se doivent d'obéir à la loi commune. »

Il est donc à prévoir qu'à Washington les conversations des deux hommes d'Etat anglo-saxons vont porter plutôt sur l'alignement des politiques occidentales, l'unification européenne, le réarmement allemand et aussi sur la contribution respective, matérielle et financière des nations de l'Ouest à l'œuvre de défense commune.

Reste le cas où M. Churchill s'en irait tout seul, en « pèlerin de la paix » et nanti des encouragements de ses coéquipiers occidentaux, affronter le

... TOURNÉS VERS CES DEUX POINTS DU GLOBE, LES HOMMES Y ONT RECHERCHÉ, AU DÉBUT D'UNE ANNÉE NOUVELLE, LE PRÉSAGE D'UN AVENIR MEILLEUR.

NE PARTIE DE LEUR SOUVERAINETÉ A UNE AUTORITÉ SUPRA-NATIONALE ?

mystérieux Staline dans sa demeure du Kremlin. Hypothèse peu probable en vérité. L'heure ne semble pas venue encore où une telle confrontation serait susceptible de donner des résultats concrets et profitables à la cause de la paix.

Jusqu'à nouvel ordre, c'est donc dans le cadre de l'Organisation des Nations Unies que se poursuivront des négociations dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elles resteront aussi difficiles demain qu'hier, tant les mots ont une signification différente d'un côté ou de l'autre du rideau de fer.

⁂

C'est également l'idée d'une paix « organisée » dans la liberté qu'on retrouve dans le message de Noël que S. S. Pie XII a adressé, pour la treizième fois, à l'univers catholique et à « tous ceux qui croient en Dieu ». Si pénibles que soient les persécutions et les épreuves subies par les catholiques dans les pays soumis au matérialisme totalitaire, la haute autorité spirituelle du Vatican, déplorant « l'ombre attristante des nuées qui pèsent sur le monde de façon menaçante », s'est défendue de prendre position pour l'un des deux camps distincts qui s'opposent dans le monde. Mais la neutralité « politique » de l'Eglise ne signifie pas qu'elle reste neutre devant les problèmes du jour et indifférente entre le « bien » et le « mal » des choses humaines. Ni qu'elle se désintéresse des moyens d'aboutir à une véritable organisation de la paix par la société des Etats, forme indispensable de l'unité et de l'ordre entre hommes.

⁂

Cette position de l'Eglise en face des problèmes de la paix Mgr Feltin, archevêque de Paris, l'a examinée plus directement encore en sa qualité de président international du mouvement *Pax Christi*.

Le vœu de l'Eglise, en matière de désarmement, c'est la suppression des armements en tant que nationaux, *mais l'Eglise ne succombe ni aux surenchères démagogiques ni aux sincérités utopiques qui mettraient vite les Etats désarmés à la merci des Etats belliqueux.*

L'archevêque de Paris a été ainsi amené à définir la position de l'Eglise à l'égard de l'organisation internationale de la paix.

A partir du moment où, a-t-il dit, *un gouvernement mondial, constituant une juste représentation des Etats et respectant la part de souveraineté qui leur est nécessaire, interviendrait par la force pour contraindre une nation coupable à respecter le droit, l'emploi de la force ne constituera plus à proprement parler une guerre, mais une opération de police internationale. Cet organisme mondial exercera son pouvoir judiciaire, et les mesures qu'il emploiera relèveront, en quelque sorte, d'un code pénal à l'échelle de la famille des nations...*

Aussi bien, dans une période que Mgr Feltin a qualifiée d' « âge international », le devoir pour les patries est *de renoncer à ce qui les referme sur elles-mêmes et à s'unir aux autres en renonçant à une part de souveraineté pour la remettre à une autorité plus haute.*

L'édifice qu'il s'agit de construire doit donc être, selon l'archevêque de Paris, supra-national. *Mais ce gouvernement mondial ne serait pas unitaire, placé au-dessus des nations. Il suppose, au contraire, que celles-ci existent et se maintiennent. La paix que souhaite l'Eglise est une symphonie vivante de patries.*

⁂

Il n'y a pas en effet de paix possible sans institutions, et rien n'oblige à croire que cette organisation supra-nationale, concrétisant l'unité politique des hommes, ne se réalisera pas un jour.

C'est là, sans doute, une œuvre de longue haleine et qui demande autant de foi que de persévérance et même d'obstination. Vivant les événements au jour le jour, les hommes se laissent volontiers aller au doute devant la lenteur des réalisations et devant l'accumulation des obstacles.

Mais il faut voir plus loin devant soi, et le recul des ans permettra de juger mieux l'utilité des efforts déjà accomplis, si modestes qu'apparaissent encore leurs résultats. C'est pourquoi les tentatives faites dans cette voie doivent être soutenues et encouragées, car, ainsi que l'a souligné Mgr Feltin, *des efforts, même imparfaits, sont préférables aux critiques aussi stériles que faciles.*

Souhaitons que cette mission d'organisation d'une paix juste et stable ne se trouve pas brutalement brisée dans l'œuf par le déchaînement des fanatismes idéologiques et des ambitions malsaines.

Que l'année qui commence soit favorable aux hommes de bonne volonté !

LIBYE

NAUFRAGES ET NAUFRAGEUR

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
J.-A. DUCROT

A Tripoli, lors de l'arrivée du roi Idriss el Senoussi, une bombe — la troisième ou la quatrième depuis le début du défilé — vient d'éclater devant la voiture royale. Les policiers sont déconcertés. Le chauffeur a stoppé au lieu d'accélérer. Heureusement, les engins n'étaient pas très dangereux.

Les Américains ont installé a Mellaha une des bases aériennes les plus importantes d'Afrique du Nord : Wheelus Field. Civils et militaires ont souvent fait venir leur famille (ci-dessus, a gauche). Ils entretiennent les meilleurs rapports avec les autorités libyennes : c'est ainsi qu'on voit le roi Idriss passer en revue les aviateurs (a droite). De même, le souverain reçoit volontiers les personnalités britanniques, avec qui on le reconnait prenant le thé (au centre). — Ci-dessous : a gauche, tableau symbolique a Tripoli : a l'ombre de la statue d'Auguste ébranlée par un obus anglais, un Libyen déchiffre une gazette politique ; a droite, la principale industrie : l'exploitation des champs de bataille, ou l'on récupère les éclats de métal malgré le danger que présentent les mines.

TAT ARTIFICIEL ET CONVOITÉ (*)

LE 24 décembre, en conformité de la résolution adoptée par l'assemblée générale de l'O. N. U. en 1949, le nouveau royaume uni de Libye a été constitué et le drapeau vert, noir, rouge, à étoile et croissant blanc a été hissé sur les édifices de Tripoli et de Bengasi. Sayid Mohammed Idriss el Senoussi, chef des tribus senoussistes, s'est proclamé roi sous le nom d'Idriss Ier. Il a conservé comme premier ministre Mohammed Muntasser, et tandis qu'une salve de cent un coups de canon et une proclamation annonçaient au peuple l'indépendance du pays il a reçu le corps diplomatique. Le premier acte du nouveau royaume a été de demander son admission aux Nations Unies et aux diverses organisations internationales, notamment à celle de l'agriculture et à l'U. N. E. S. C. O.

Avant tous ses collègues du corps diplomatique, Sir Alan Kirkbride, ministre de Grande-Bretagne, a présenté au nouveau souverain ses lettres de créance. Par ce geste il est ainsi devenu le doyen du corps diplomatique et du même coup il a rendu vaine la volonté de l'Égypte qui prétendait voir son représentant placé à la tête de tous les chefs des missions étrangères.

On a d'ailleurs annoncé peu après cette réception qu'un traité d'alliance serait conclu au printemps prochain entre la Grande-Bretagne et le royaume de Libye. Sa signature suivrait de peu les élections.

La Constitution du nouvel État dispose qu'il est une monarchie constitutionnelle et héréditaire. Il y a une religion d'État, qui est l'islamisme, et la langue officielle est l'arabe. En même temps, d'ailleurs, qu'il annonçait son désir d'entrer à l'O. N. U., le nouveau gouvernement libyen faisait connaître qu'il adhérerait prochainement à la Ligue arabe.

Dès le jour de la proclamation une certaine résistance s'est manifestée. Le leader de l'opposition, Bechir Saadam, voulait prendre la parole et prononcer du haut de son balcon un discours de protestation. Mais il en fut empêché par la police. Les membres de l'opposition décidèrent alors, à titre de représailles, de boycotter les cérémonies officielles.

Au surplus, l'avènement du royaume a laissé, semble-t-il, la population assez indifférente. Si quelque animation s'est remarquée à Tripoli et à Bengasi, partout ailleurs il ne semble pas qu'aucune manifestation notable ait été enregistrée. 90 % des Libyens, a dit un fonctionnaire, ignorent que leur pays est indépendant. On ne peut s'en étonner dans un pays où le nombre des illettrés est considérable.

Sur la situation politique et économique de ce royaume qui fédère la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan, le dernier des articles de notre envoyé spécial J.-A. Ducrot, qu'on trouvera ci-dessous, apporte d'intéressantes précisions.

IMPOSSIBLE de calculer avec précision le nombre de milliards qui furent investis en Libye par l'Etat italien et par les particuliers. L'ensemble des travaux d'utilité publique avait coûté 1.830.564.000 livres d'avant guerre, représentant 159 millions de dollars en valeur actuelle. Encore plus impossible d'estimer à sa valeur le travail accumulé pour vaincre le sol rebelle. C'est un grand et coûteux naufrage auquel nous assistons. Quelques débris seront-ils épargnés ? Profitera-t-il à quelqu'un ?

Dans l'est la question ne se pose pas de la même manière qu'en Tripolitaine. En ce qui concerne les propriétés de l'Etat ou les parts que l'Etat avait prises dans certains instituts, dans tout le pays la Libye se substitue à l'Italie. Mais que deviennent les biens des particuliers ?

En Cyrénaïque tous les propriétaires ont vidé les lieux il y a huit ans. En leur absence, ceux de leurs biens qui n'ont pas été détruits ont été gérés, vaille que vaille, par les Britanniques, qui ont entretenu ce qu'ils pouvaient, touché quelques rentes et versé le revenu aux ayants droit. Mais l'O. N. U. vient de décider que cette gestion allait prendre fin. Toutes les propriétés italiennes doivent être vendues dans les plus brefs délais. Les propriétaires s'inscriront sur des listes. On les autorisera à venir à tour de rôle, par contingents, pour procéder le plus rapidement possible aux formalités. Que peuvent valoir les immeubles, les terrains, les magasins, les plantations ainsi mis à l'encan, d'un seul coup ? Cette liquidation massive n'enrichira pas la population, trop misérable pour prendre part aux enchères. En revanche, quelle magnifique occasion de tripotages, de tractations occultes, à l'orientale, qui ne profiteront qu'à quelques-uns, toujours les mêmes ! En Tripolitaine l'organisme semi-officiel qui organisait et finançait la colonisation, en attendant que chaque famille d'immigrant fût en mesure de se passer d'aide et de devenir propriétaire, a été reconnu autonome, libre de dettes et chargé de continuer sa tâche à titre privé. A mesure que les colons entreront en pleine possession de leurs biens voudront-ils et pourront-ils les conserver ? Si jusqu'à présent ils se sont accrochés à leurs terres, s'ils n'ont pas préféré renoncer à la lutte, c'est sans doute parce qu'ils se sont attachés à leur œuvre. Mais c'est peut-être surtout parce qu'ils ont brûlé leurs vaisseaux, parce qu'ils savent qu'un pays comme l'Italie, qui a déjà un ou deux millions de chômeurs, n'a rien de mieux à leur offrir que des camps de refuge.

(*) Voir *France-Illustration* des 24 novembre et 29 décembre 1951.

SUR PLUS DE 1.500.000 KM², LA LIBYE COMPTE 1.340.000 HABITANTS, LA PLUPART GROUPÉS DANS LES RÉGIONS FERTILES VOISINES DES COTES.

A présent va se poser le problème de leur nationalité. Ils devront choisir. Et le choix est cruel. S'ils consentent à devenir sujets libyens, en théorie ils auront autant de droits que leurs concitoyens musulmans. Mais on sait ce que peut craindre une minorité chrétienne, surtout si sa richesse, toute relative, excite les convoitises. Et, une fois naturalisés, personne ne pourra plus essayer de les défendre contre ce qu'on appelle en Orient le *squeeze*, cette forme sournoise de chantage et d'extorsion qui réduirait vite à merci des gens qui n'ont que peu ou pas de réserves.

Si, au contraire, ils choisissent de conserver leur nationalité, on leur promet qu'ils seront traités comme le sont les étrangers dans n'importe quel pays civilisé. Mais... que valent ces promesses ? De toute façon, les conditions économiques dans lesquelles va se trouver cette agriculture naissante ne sont pas celles qui étaient prévues. Plus de métropole pour l'aider. Et une situation intérieure entièrement modifiée. Presque toutes les fermes s'enorgueillissaient d'au moins quelques hectares de vignes. Au total, dans toute la Libye avaient été plantés 42 millions de pieds, qui ont aujourd'hui l'âge de la pleine production. C'était là une richesse. Mais à la condition que le vin pût trouver preneur. De qualité médiocre, il ne peut être exporté. Il devait normalement pouvoir se vendre à la garnison italienne, à la population européenne. Mais la garnison, la population ont changé. Les Anglo-Saxons préfèrent le thé, la bière et le gin. Les musulmans ne boivent pas de vin. Ils ne sauraient acheter tant de raisin. Non faute d'appétit, mais faute de piastres. Alors, faut-il distiller ? Faut-il arracher ? Faut-il laisser en friche ces ceps qui furent plantés, greffés, taillés avec tant de peine ? Les Anglais n'ont jamais soupçonné ce que représente une vigne pour des Latins. Pas plus qu'ils ne comprennent leurs réactions devant un olivier mutilé, un amandier arraché. Ce désastre agricole ne se révèle pas seulement une lourde perte financière pour ceux qu'il atteint, mais aussi un deuil particulièrement sensible.

L'ART D'ENCOURAGER LE COMMERCE

La visite des souks et des rues commerçantes de Tripoli donne au visiteur étranger peu de tentations. Le commerce des articles de luxe est inexistant. On ne voit guère que des marchandises anglaises. Le mouvement est considérablement réduit. Des files entières d'échoppes sont vides. A Bengasi c'est encore plus net. Les Européens fréquentent seuls — et ils sont peu nombreux — les rares magasins convenables. Les Anglais font bande à part. Ils achètent tout à la N. A. A. F. I., coopérative à leur seul usage. Le commerce local est ce qu'il peut être entre gens qui, n'ayant pas grand-chose à vendre, n'ont pas grand-chose à acheter.

La colonie juive était avant guerre très active en Libye. Ses 25.000 membres étaient en majorité artisans et marchands ; quelques-uns appartenaient aux

professions libérales. Plus évolués et mieux en contact avec le monde extérieur, en relation avec les Juifs livournais, londoniens et newyorkais, ils jouaient un rôle économique important. Aujourd'hui ils ne sont plus que quelques centaines. Les autres sont morts ou se sont enfuis. En dix ans trois pogromes ont amené à ce résultat. Le premier éclata en 1941, le lendemain du premier recul des Anglais. Il fut ouvertement déclenché par les autorités fascistes. Le sang coula. Mais surtout ce fut un pillage colossal, organisé avec des camions. La population italienne y participa avec les Arabes. Le deuxième eut lieu en 1946. Les troupes anglaises étaient alors peu nombreuses en Libye et le parlement se faisait tirer l'oreille pour accorder les renforts réclamés : le pogrome éclata tout à coup à Tripoli, puis dans d'autres centres. Ce fut une boucherie atroce. Pendant deux jours les Européens qui, avec un certain nombre de notables musulmans, essayaient de sauver les familles barricadées qui se défendaient comme elles pouvaient se demandèrent ce que les autorités attendaient pour intervenir. Les dépêches atteignirent Londres, firent leur effet. Le parlement vota les crédits ; les troupes sortirent brusquement de leur réserve. En moins d'une heure l'ordre fut rétabli. Le troisième pogrome eut lieu en 1947, précipitant l'exode déjà commencé. Il fit place nette. Mais qui oserait soutenir que le pays ait gagné, dans l'ensemble, à la fermeture de tant de boutiques, de comptoirs, d'ateliers, que personne n'a été en état de rouvrir ?

ANGLAIS ET AMÉRICAINS

En Arabie le roi Ibn Séoud, dit-on, ne s'est jamais soucié de mettre debout un budget. Il se contente d'un petit calepin sur lequel il note au jour le jour quelques chiffres. Comme un brave particulier qui consulte son compte en banque avant d'offrir un chapeau à sa femme, il y jette un coup d'œil pour savoir s'il peut s'offrir une quarante-huitième voiture de luxe ou un bataillon de plus. C'est un système très commode. Mais qui ne fonctionne de manière satisfaisante que parce que Ibn Séoud est un monarque absolu et qu'il y a beaucoup de pétrole en Arabie. En Libye le pétrole est une des denrées qu'il faut importer. Et comme les exportations sont nulles, que le rendement des impôts est à la mesure des revenus individuels, c'est-à-dire insignifiant, les dirigeants avaient le choix entre deux procédés : ou bien réduire les dépenses au niveau des ressources ou bien compter sur les autres pour combler le déficit. Naturellement, c'est la seconde solution qui a été adoptée. Avec tant d'entrain qu'en trois ans le déficit a triplé.

Que sera-ce lorsque la Libye aura la bride sur le cou ! Il s'agit de trouver les généreux bienfaiteurs qui régleront l'ardoise. L'Angleterre a besoin de bases militaires et aéronavales pour remplacer celles qu'elle vient de perdre en Egypte, en Palestine et ailleurs. La Libye offre un terrain commode, *very convenient*. Mais, enfin, ce n'est pas le moment de jeter l'argent par les fenêtres. Le stationnement de quelques divisions en Tripolitaine, l'usage de deux aérodromes et de ce qui reste des ports, cela ne vaut pas plus, paraît-il, de 2.500.000 livres par an. Et ces garnisons ne sont pas, si j'ose m'exprimer ainsi, des vaches à lait. Il fut un temps où pour désigner un étranger qui avait le pourboire facile on disait partout un milord. Ce temps est bien passé. Les Anglais vivent, à Bengasi comme à Tripoli, en circuit fermé. Les derniers représentants du capitalisme qui survivent chez eux ne sont pas assez fous pour songer à investir un seul penny dans ce pays. Leurs ouvriers refusent d'y venir. Si les Italiens étaient encombrants, ce n'est pas le cas pour les Britanniques ! Mais il ne faut pas compter sur eux pour construire ou reconstruire, ou créer quoi que ce soit.

L'Amérique, elle, est le grand espoir. On compte beaucoup sur les générosités de l'Oncle Sam. On compte sur lui pour financer toutes sortes de travaux utiles. Mais le bon Oncle est très sollicité, par le temps qui court, et il a la fâcheuse prétention de voir son argent employé comme il l'entend et sous son contrôle. Il craint de le voir se transformer en limousines particulières et non en ouvrages d'utilité publique. Heureusement que la Libye est très bien placée au bord de la Méditerranée. Et l'Amérique a besoin de bases aériennes. Elle achève d'en installer une, considérable, près de Tripoli. Trois mille ouvriers, un troupeau de monstres mécaniques travaillent à améliorer les pistes. Le terrain est clos d'un mur très haut, bien garni de tessons. Le moindre sergent possède une voiture, on se demande pourquoi. Il vit là-dedans comme il vivrait sur un porte-avions. Ce qui se passe dehors ne l'intéresse pas. Il n'en sort que pour aller coucher à terre, c'est-à-dire dans une des petites villas italiennes des environs. Ce qu'il aperçoit au passage suffit pour lui ôter toute envie de revenir plus tard tenter quoi que ce soit dans ce secteur. Mieux vaut ne pas compter sur les capitaux privés américains ! Mais ce sont tout de même 2 millions de dollars qui, grâce à Wheelus Field, entrent chaque année, jusqu'à nouvel ordre, en Tripolitaine.

LE « ROI DÉSIGNÉ »

La seule industrie libyenne est l'exploitation des épaves abandonnées sur les champs de bataille par les belligérants, et sa source va se tarir. Les Joanovici ne se rencontrent pas seulement à Paris. Ceux de Bengasi ont gagné des fortunes avec cette ferraille qui a pris de plus en plus de valeur depuis quelques années. Elle a procuré un gagne-pain modeste et fort dangereux. Mais avec leur fatalisme et une patience caractéristique, les Bédouins sont capables de braver les pires champs de mines, qui couvrent encore d'immenses étendues, pour récolter quelques bouts d'aluminium. Ils ont même si bien pris goût au métier que tout ce qui est métallique est à leurs yeux bon à casser. Huit jours après l'inauguration d'un monument aux Morts à Tobrouk la plaque de bronze avait déjà disparu. Je les ai vus s'acharner, en toute tranquillité d'ailleurs, à chicoter l'admirable statue de bronze qui orne le sommet de l'arc de triomphe de Philène, l'un des plus beaux monuments du continent. Et les lampadaires électriques, en plein Bengasi, disparaissent sans histoire, sans doute parce que la lune est jugée suffisante pour assurer l'éclairage municipal !

Plus de 300.000 tonnes de ferraille ont déjà été exportées. Elles n'ont pas beaucoup enrichi l'Etat, pour des motifs qu'il vaut mieux ne pas approfondir. De toute façon, on peut difficilement déclencher une guerre mondiale tous les dix ans pour renouveler le stock de ferraille.

Alors, que trouver pour garnir les caisses publiques ? Les mêmes patriotes intransigeants qui grincent des dents à l'idée de terrassiers siciliens venant creuser un puits en Libye, ce puits dût-il féconder toute une vallée, ont trouvé tout à fait louable que l'on battît le rappel dans les tripots de San Remo afin de faire ouvrir un grand établissement de jeu à Tripoli. Cet établissement offrira aux élites locales les satisfactions « intellectuelles » dont elles manquent et fera couler le Pactole. Il attirera les riches joueurs internationaux, qui, espère-t-on, déserteront Deauville et Monte-Carlo pour venir respirer le sable chaud ! En attendant que cela se réalise, peut-on imaginer tableau plus édifiant que celui du Senoussi, chef d'une secte de puritains de l'Islam, et la vertueuse O. N. U. tombant d'accord pour jeter sur un tapis vert les bases de la prospérité future du nouveau royaume ?

La Libye n'a pas de budget, mais elle a quatre ministres des Finances. Un par Etat, un pour le gouvernement fédéral. Elle a un roi. Mais ce roi porte le titre étrange de « roi désigné ». Il ne serait pas de bon goût de demander par qui. Al-Sayid Mohammed Idriss Al Mahdi I^er^ est roi de Cyrénaïque. Il est roi de la Fédération. C'est un monarque de droit divin, un théocrate de l'espèce la plus archaïque. N'empêche qu'il a été agréé par l'Angleterre puis par la très démocratique O. N. U. pour prendre la tête d'un pays tout neuf. Nonobstant, et quoique cela puisse paraître étrange, la Libye a trois parlements, dont les membres sont garantis démocrates bon teint. Cependant on ne saurait affirmer qu'ils aient été élus. Pour qu'il y ait des élus il faut des élections. Or aucune élection digne de ce nom n'a jamais eu lieu en Libye. Et pour cause ! Pour qu'il y ait des élections la première condition à remplir est qu'il existe des électeurs. Or les Libyens n'ont pas d'état civil. On ne voit donc pas comment ils pourraient être pourvus des cartes sans lesquelles nulle élection ne saurait être honnêtement organisée.

LE DANGER DES GRANDS NOMS

La démocratie dans cette partie du monde, on le voit, est établie d'emblée comme une création logique, solide et saine, appelée à faire honneur aux diplomates de Lake Success qui ne reculèrent devant rien pour l'implanter.

A moins que... A moins que les grands mots qui sont à la mode ne perdent rapidement de leur éclat à la brutale lumière des réalités. Le bon peuple libyen, taillable et corvéable à merci, qui a faim, qui souffre de voir ses enfants mourir ou perdre la vue, qui aimerait mieux un peu plus d'eau et moins de discours, n'est pas plus sot qu'ailleurs. Il finira bien par comprendre qu'on se moque de lui. Par savoir que tous les puissants du jour, par exemple, se sont adjugé, selon leur ordre de prééminence et leur savoir-faire, le monopole de tout ce qui était plus ou moins monopolisable. L'un a celui des transports, l'autre, celui du charbon de bois, le troisième, celui de la pêche, le quatrième, celui des travaux publics. Et ainsi de suite. C'est une façon ingénieuse de compléter une liste civile confortable sinon officielle. Mais ce n'est pas le meilleur moyen de servir l'intérêt général. Et ce n'est pas non plus celui d'asseoir la popularité du nouveau monarque. Cette popularité existe encore en Cyrénaïque. Mais en Tripolitaine le moins qu'on puisse dire est qu'elle est mitigée.

Il nous a été donné d'assister à l'entrée du Senoussi dans sa bonne ville de Tripoli. C'était sa première visite. Entre l'arc de triomphe en toile à sac qui l'attendait à l'entrée de l'avenue principale et le palais royal le cortège fut constamment entouré de manifestants hurlant des choses peu agréables. Et quatre ou cinq engins explosifs furent lancés sous ses roues, de manière à lui faire entendre qu'il aurait mieux fait de rester chez lui. Tous n'éclatèrent pas. Mais le Senoussi a eu plus de chance que son collègue Abdallah.

Le plus frappant au cours de cette brillante réception, ce fut l'indifférence plus ou moins narquoise de la population dans sa grande majorité. Les notables de service applaudissaient poliment, mais pas une femme ne fit entendre les you-you traditionnels en pareille occasion. Et la foule ne s'était même pas dérangée. En revanche, l'audace des contre-manifestants donnait à réfléchir.

LES APPRENTIS SORCIERS

En vérité, on joue avec le feu. Il serait grand temps que les augures qui discutent gravement de l'avenir de la Libye, des aspirations de la démocratie libyenne cessassent de se fier aux dépêches et de prendre au sérieux bien des choses de ce malheureux pays, et notamment ces manifestations qui éclatent périodiquement pour ou contre ceci ou cela, manifestations dites de la volonté du peuple, mais aussi peu spontanées, aussi peu sincères, aussi peu désintéressées les unes que les autres. Qu'il se soit agi du massacre des Juifs en 1946, de l'incendie du Cercle italien de Tripoli en 1947 ou de l'attaque de la résidence britannique de Bengasi en juillet dernier, elles ont été le fait d'une poignée de professionnels à gages, d'une racaille comme on en trouve dans les bas-fonds de tous les ports. Et tout le monde sur place le sait parfaitement. Comme on sait qu'à force de jouer à ce jeu on finira par réussir à provoquer une de ces explosions aussi violentes qu'inattendues qui sont toujours à craindre lorsqu'il s'agit de populations arriérées.

FIN

MALICIEUX, LE HASARD QUI MET SEULS, FACE A FACE, AU VESTIAIRE DE CHAILLOT, Mme ROOSEVELT ET M. ANDREI VICHINSKY...

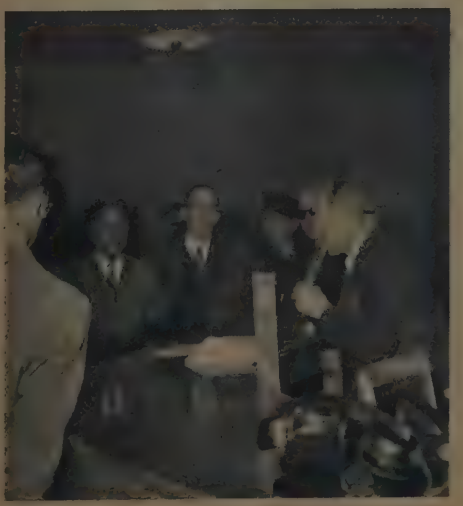
... TANDIS QUE S. EX. SALAH AD DINE, TRÈS ENJOUÉ, TROUVE SEUL PRÉTEXTE A RIRE DE L'HABITUEL ENCOMBREMENT DE CE VESTIAIRE.

M. TRYGVE LIE, MAITRE DE MAISON DES NATIONS UNIES, SE REND AUX SÉANCES EN VENANT DE SON BUREAU QUI DOMINE PARIS.

QUEL HOMMAGE A « FRANCE-ILLUSTRATION », L'ATTENTION AVEC LAQUELLE M. MALIK SE PENCHE SUR NOTRE JOURNAL ET, INDIFFÉRENT A CE QUI L'ENTOURE, LE COMPULSE DEVANT LA LIBRAIRIE !

DANS LES COULISSES DE L'O. N. U.

REPORTAGE DE MARGUERITE CHARTRETTE ET PIERRE BIZET



AU CENTRE DU HALL TRONE M. GEORGES, « LE POLYGLOTTE », QUI LANCE, EN SEPT LANGUES, ENVIRON 560 APPELS PAR JOUR POUR FAIRE VENIR AU PERRON LES VOITURES DES DÉLÉGATIONS. — INDIFFÉRENTS, LES SOUDANAIS DU FRONT NATIONAL ET CEUX DU PARTI ACHIGGA PALABRENT.

DES « CHAUFFEUSES » BRITANNIQUES PILOTENT LES VOITURES DU COMMONWEALTH...

... ET DU PAKISTAN, DONT UN DÉLÉGUÉ, LE COL. CHATTARI, A DES MOUSTACHES CÉLÈBRES

LES JEUNES FILLES, ELLES AUSSI POLYGLOTTES, DE L' « INFORMATION DESK » FURENT ÉGALEMENT DÉBOR DÉES. ELLES ONT RÉPONSE À TOUT, ET JAMAIS L'UNE D'ELLES N'EST PRISE EN FLAGRANT DÉLIT D'IGNORANCE

CONTRAIREMENT A CE JOUR OU LA BANQUE ÉTAIT CALME, LA GRANDE AFFLUENCE A LA VEILLE DES FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN FUT D'ASSEZ BON SIGNE POUR LES RENTRÉES DE DEVISES.

AU DÉBIT QUOTIDIEN DU BUREAU DE TABAC VIENT S'AJOUTER LE BRIQUET « PORTE-CLEFS » DE L'O. N. U.

TROP FAMILIÈRES, LES PRÉCIEUSES SILHOUETTES DES JEUNES HINDOUES DRAPÉES DANS DES SARIS CHATOYANTS D'OR ET D'ARGENT N'ATTIRENT PLUS GUÈRE LES REGARDS DES JOURNALISTES, DONT L'ATTENTION EST ICI TENDUE VERS LA NOUVELLE QU'ILS RECUEILLERONT DE LA BOUCHE DE S. EX. FARES EL KHOURY, SORTANT D'UNE RÉUNION TENUE PAR LA LIGUE ARABE...

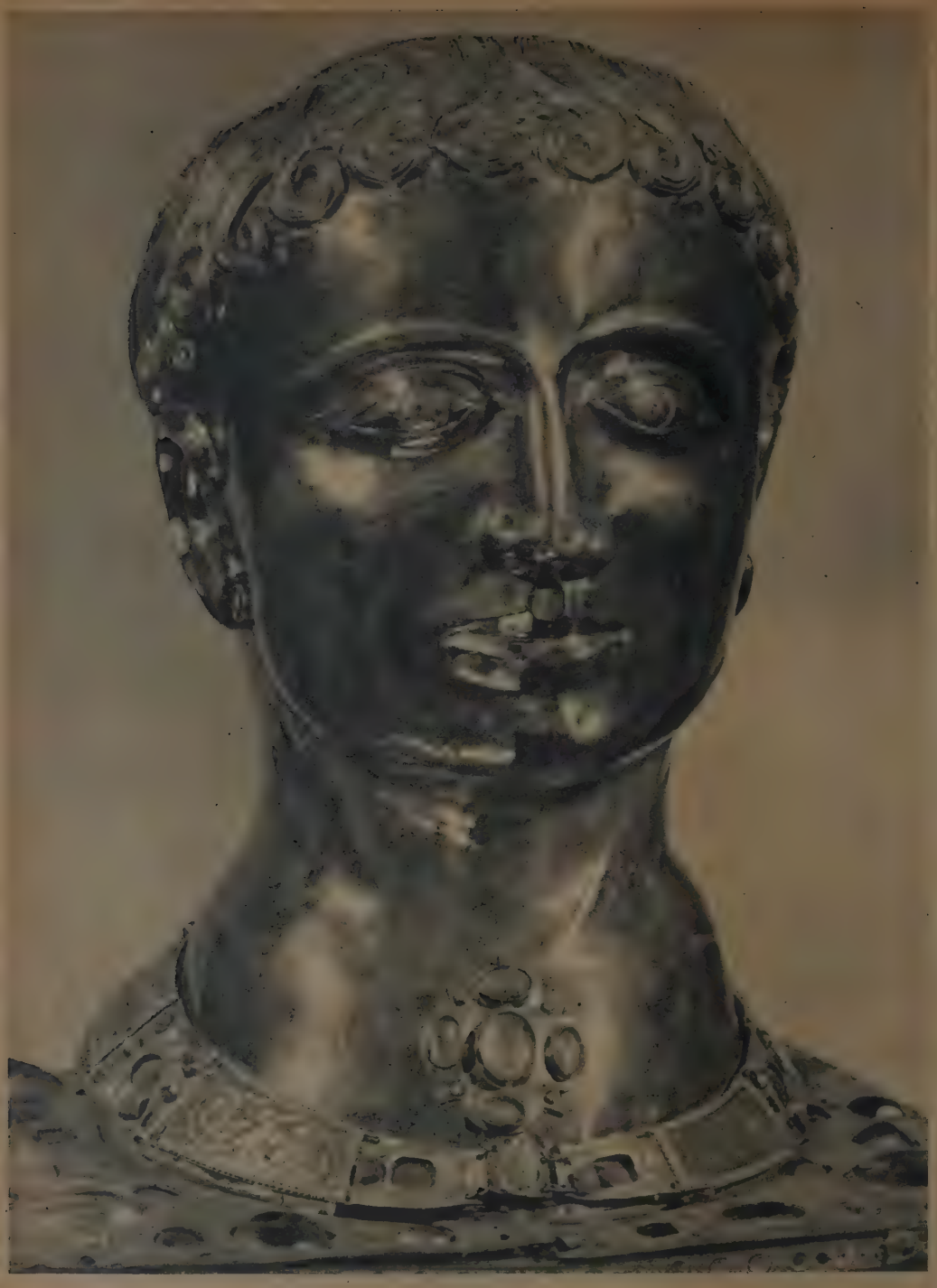
LA REDINGOTE NOIRE DE FATHER DE SOUZA, PÈRE JÉSUITE DÉLÉGUÉ INDIEN, NE SURPREND PAS QUAND IL PARLE A M. COIRRE (EN HABIT).

LES cuisines et les bureaux de presse, les télétypes et les téléphones, tels sont les aspects de l' « Onusie » que nous a jusqu'à présent montrés l'objectif du photographe. Quittant cette semaine les recoins interdits au public des « coulisses de l'O. N. U. », il nous mêle à l'animation de cette ville internationale. Autour de la salle des séances nous assistons aux allées et venues des délégués : visages pittoresques, costumes exotiques. La « buraliste », grâce à qui les Orientaux se convertiront peut-être à la « Gauloise » ; le polyglotte qui appelle les voitures officielles : autant de figures familières autour desquelles s'affaire la population du « territoire ». Les rencontres du vestiaire, les embarras de voitures : autant de menus incidents qui rythment la vie au palais de Chaillot et, après des discussions parfois très vives, apportent aux « Grands », l'instant d'un sourire, la nécessaire détente.

LES TRÉSORS

DE LA VALLÉE DE LA MEU

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE



CE CHEF RELIQUAIRE DU PAPE SAINT ALEXANDRE, ACHEVÉ EN 1145, ÉTAIT DESTINÉ A L'ABBAYE DE STAVELOT. IL RÉVÈLE DES APPORTS BYZANTINS.

EN écrivant son introduction au catalogue, M. Jean Lejeune n'a sans doute pas tort de supposer que l'histoire du pays de Liège — « cette petite France de Meuse », disait Michelet — est ignorée des Français. Et pourtant la vie politique de ce diocèse, limitrophe de celui de Reims, ressemble en bien des points à celle de nombreux pays qui sont aujourd'hui inclus dans nos frontières. Les échanges artistiques furent nombreux entre la cité de Liège, le pays d'entre Sambre et Meuse et les pays environnants. Nous trouvons à l'origine tous les courants: mérovingien, carolingien ou byzantin, qui alimentèrent l'art d'Occident. C'est au XII^e^ siècle que nous voyons triompher dans sa splendeur la personnalité de l'art mosan, tout particulièrement dans le domaine de l'orfèvrerie et de l'émail.

Présentée avec une noblesse de goût parfaite, l'exposition du Pavillon de Marsan, tout étincelante sur ses fonds vert sombre, met en valeur comme son chef-d'œuvre la cuve de cuivre fondue et ciselée des fonts baptismaux de saint Barthélemy, qui fut exécutée par Rénier de Huy vers 1112. L'ornement d'orfèvrerie est jusque-là une sorte d'amplification des miniatures de livres ou des ivoires qui ornaient les reliures. Mais ici l'artiste est passé bien au delà du décoratif : ses figures, groupées avec un sens de la composition étonnant, sont comparables aux plus grandes œuvres de la sculpture. D'autre part, en sa perfection technique cette pièce s'égale aux meilleures réussites des fondeurs et des ciseleurs lotharingiens.

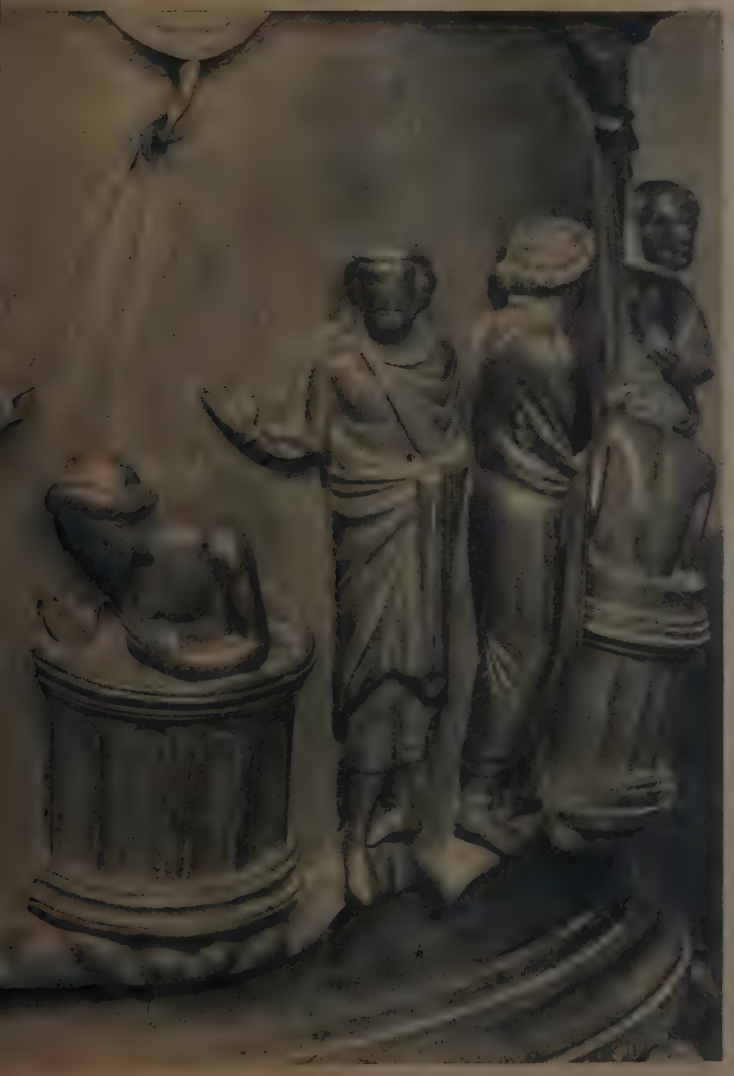
Les ouvrages de métal assemblés ici, dominés par le grandiose Christ de Tongres, sont d'une beauté insigne. Le chef reliquaire du pape Alexandre, aux formes denses et pures, possède la noblesse des bustes antiques. Les étranges bras reliquaires, émouvants par leur dignité symbolique, ne sont

pas moins curieux pour l'exquisité du détail, ainsi que ces croix processionnelles où le jeu du cristal et des pierreries est souligné de rehauts d'argent. Nous voyons enfin ce pied de croix du musée de Saint-Omer qui, avec ses émaux dont la vivacité de couleurs illumine un dessin admirable, est un des objets les plus parfaits de l'art ecclésiastique occidental.

Au début du XIII[e] siècle nous voyons paraître les grandes châsses en métal repoussé, parmi lesquelles se détache celle de Notre-Dame de Tournai, due à Nicolas de Verdun. Les restaurations de l'ornementation sont peut-être un peu fâcheuses, mais les scènes de l'histoire sacrée qui se déploient sur toutes ses faces ont une qualité expressive dont on connaît peu d'exemples dans les arts du métal.

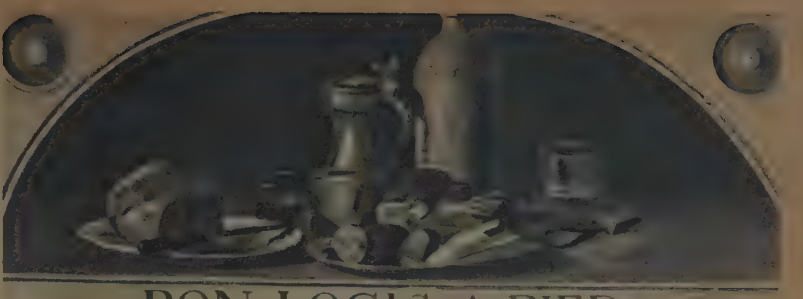
Le métier ne se perd pas, bien au contraire. Dinant devient même la capitale de l'industrie à laquelle la ville a donné son nom : la dinanderie. Mais la province-carrefour, animée par les grands transits fluviaux, perd de son originalité pour se soumettre aux diverses influences européennes et notamment à celle, si profonde, des architectures gothiques de France.

Son intégrité ecclésiastique et politique diminuée, la province conserve toute sa vitalité économique. La grande bourgeoisie liégeoise, riche, éclairée, manifeste toujours son goût pour les arts. Il est cependant incontestable que les grands foyers artistiques sont désormais ailleurs. Le Liégeois Jean Varin devient graveur général des monnaies à Paris sous Louis XIII, c'est-à-dire au temps où l'art de la médaille et de la ciselure a atteint son apogée. Il ne pouvait y avoir de plus beau témoignage de cette collaboration de Liège et de la monarchie française que les splendides bustes royaux et que ces collections de médailles qui forment la véritable conclusion d'une exposition qui enrichit magnifiquement l'histoire de l'art.



LA PHOTO CI-DESSUS REPRÉSENTE LES FONTS BAPTISMAUX DE L'ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY A LIÈGE, LE CHEF-D'ŒUVRE SANS DOUTE DE L'EXPOSITION.

CES RELIQUAIRES EN FORME DE PIGNON DE CHÂSSE SONT DE BEAUX EXEMPLES D'ORFÈVRERIE MOSANE MÉDIÉVALE.



BON LOGIS A PIED

IL N'EST PAS PERMIS A TOUTE AUBERGE D'AVOIR UNE ENSEIGNE PEINTE PAR UN GRAND ARTISTE. COURBET ENRICHIT DE CELLE-CI UN MODESTE CAFÉ DE SUISSE.

NATURES MORTES

BIEN qu'il y ait tant de grands noms réunis à la Galerie Charpentier que l'on pourrait croire à une anthologie de l'art français, deux pôles d'attraction ne laissent pas de nous retenir. Le premier, dans l'ordre chronologique, c'est ce groupe de peintres généralement anonymes qui ont travaillé au début du XVII[e] siècle et qu'on a pris l'habitude, depuis l'exposition mémorable de 1934, de désigner sous le vocable de « peintres de la réalité ». Ces artistes modestes, qui ne semblent voués qu'à décrire simplement d'humbles choses, la France était peut-être le seul pays à pouvoir les enfanter. Les Italiens ont plus de grandiloquence, les Flamands, plus d'ambition. Chez nos Français, l'amour de la vérité est tel que leurs ouvrages les moins pourvus d'originalité ou d'éclat engendrent naturellement la grandeur. Rassemblant quelques objets épars, des fruits, des fleurs, des coquillages, des livres, des objets de cuisine ou des victuailles, ils composaient avec une délectation minutieuse ces natures mortes où ils nous livraient la probité de leur talent et la sagesse de leur esprit. Dignes, forts et graves, ils semblaient s'unir pour nous donner de la peinture un livre de raison.

Plus loin, c'est le cabinet féerique où une douzaine de petits Renoirs semblent concourir pour notre émerveillement. Devant des perdreaux, une tasse à thé ou un plat de fraises, le peintre ne témoigne-t-il pas de la même ferveur que devant des filles plantureuses aux chairs gonflées d'ardeur ? On regrette une fois de plus que le titre de « nature morte » se soit imposé pour désigner des tableaux qui sont de telles sources de vie.

Que nos dilections ne nous empêchent point de reconnaître au moins les sommets qui émergent de cette présentation. Bien sûr, Chardin, le grand poète du réalisme quotidien, eût manqué s'il n'avait été à ce rendez-vous. Courbet, même dans son enseigne de *l'Auberge du soleil*, à Nyon, qu'il a peinte pour payer un de ses courts séjours d'exil, s'adresse à nous avec générosité. Les fleurs de Manet, de Fantin-Latour, nous les respirons ; celles de Monticelli éclatent comme des feux d'artifice ; celles d'Odilon Redon ne laissent épanouir que lentement leur mystère.

Les contemporains sont en nombre et de qualité. Derain triomphe peut-être par la sobriété de ses savantes notations. Braque est le maître des transpositions. De Bonnard à Brianchon, de Legueult à André Minaux, toute la peinture jeune et la jeune peinture sont représentées par des morceaux de choix.

B. C.

CETTE NATURE MORTE EST ATTRIBUÉE A LOUISE MOILLON, UN DE CES PEINTRES DE LA RÉALITÉ DONT L'ART SI PROBE A ENGENDRÉ DES ŒUVRES DÉLECTABLES.

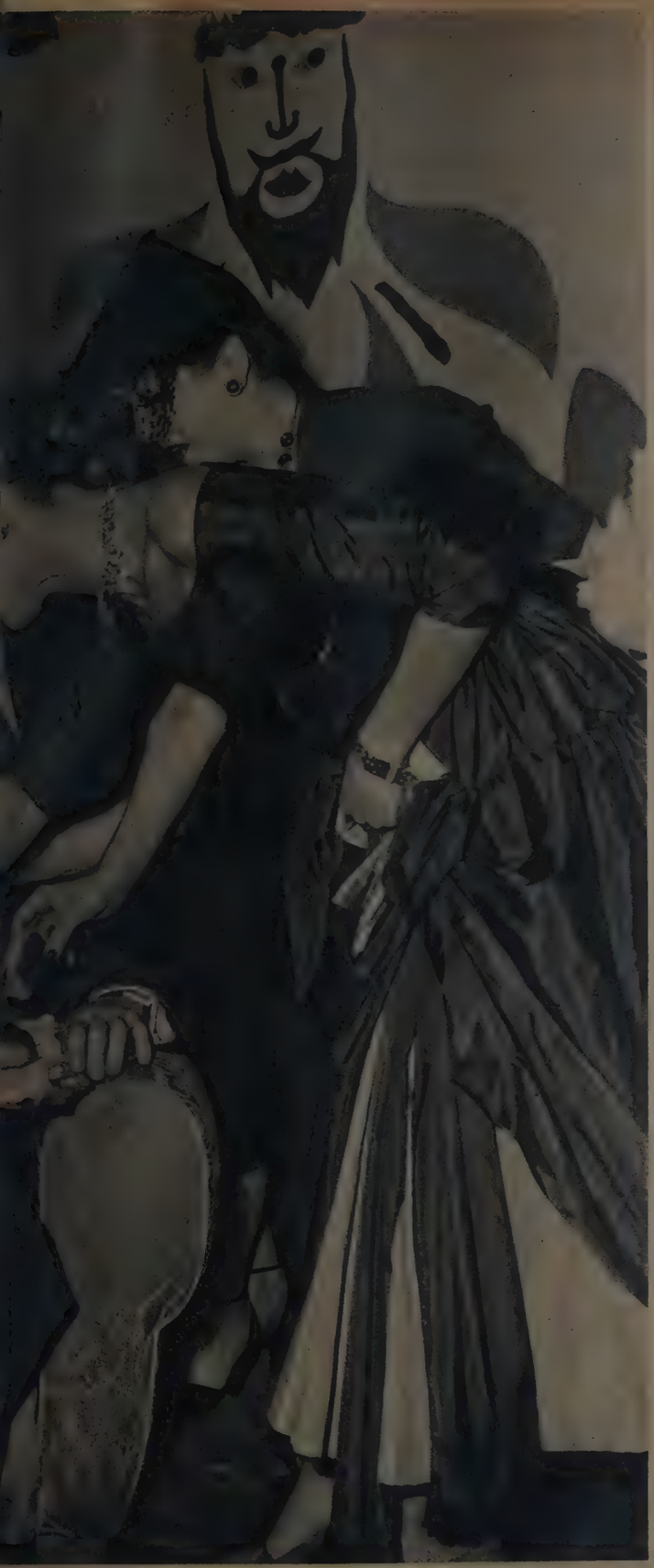
Touché par un sort heureux il est fait ro

ROBERT NALY — QUI A DÉLAISSÉ LA FINANCE POUR LA PEINTURE — PROCÈDE AU PARTAGE DE LA GALETTE. — CI-DESSOUS : LES MAINS ÉLÉGANTES DE Mmes YOLANDE LAFFON, H. DECOIN ET JACQUELINE AUDRY

L'INALTÉRABLE gaîté du comédien Robert Arnoux lui a valu au théâtre le surnom de « roi de la bonne humeur ». Un pareil titre le désignait pour l'éphémère souveraineté que donne la savoureuse galette découpée au milieu des rires. Un monarque de fantaisie se doit d'être joyeux. Le sort fait parfois bien les choses, puisque Robert Arnoux, ayant réuni chez lui quelques amis pour « tirer les Rois », un peu avant la date exacte — mais le métier d'acteur a des exigences qui ne s'accommodent pas toujours du

... et

...our la seconde fois...



alendrier — la fève lui échut. La grande photographie ci-dessus montre es sujets se partageant avec allégresse le gâteau. Il fallut aussi, selon a tradition, choisir une reine. C'est la comtesse Roumiantzoff (au pre- nier plan, à droite), dont l'aristocratique élégance est au service de la outure parisienne, qui fut associée par le « bon plaisir » tout-puissant ce règne d'un soir qui ne fit que des heureux.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

CI-DESSUS : A GAUCHE, LA REINE D'UN JOUR ENTRE ANDRÉ DASSARY ET Mme RENÉE STEVE PASSEUR. — A DROITE, NOTRE CONFRÈRE MAX FAVALELLI, ANDRÉ DASSARY, JEAN RIGAUX ET Mme ROUBÉ-JANSKY CONVERSENT AVEC ENJOUEMENT.

EN HAUT : A DROITE, TOUTE LA COUR A SOLENNELLEMENT POSÉ POUR LA POSTÉRITÉ ; A GAUCHE, « LE ROI A BU », SES GRANDS DIGNITAIRES AUSSI, ET LE TRONE EN EST QUELQUE PEU ÉBRANLÉ ! CI-DESSUS, LES LIBATIONS DU COUPLE ROYAL.

...choisit pour reine une comtesse de la couture parisienne

« La Fête des Rois », tableau de Sophie Stwouvé exposé au Théâtre de Paris.

....Puis vinrent

les Rois Mages

PAR MARCEL BELVIANES

La prophétie de Balaam : « Une étoile procédera de Jacob et un sceptre s'élèvera en Israël », avait ému les plus grands des Indes et de l'Orient, et ils firent élever sur le mont Victorial, qui excédait en hauteur toutes autres montagnes, un observatoire où douze astronomes guettèrent jour et nuit s'il apparaîtrait aucune lumière ou étoile inaccoutumée. Vint la minute sacrée du renouveau de l'âme humaine. Au cœur du ciel l'étoile s'épanouit tout soudain, plus luisante que le soleil. De leurs différents royaumes les rois mages l'aperçurent et se mirent en marche avec un long cortège chargé de trésors dans la direction que leur enseignait l'étoile. Comme ils approchaient de Jérusalem, par des chemins différents, un brouillard aveuglant s'abattit sur eux. Ils firent encore quelques pas et durent s'arrêter. Alors le brouillard remonta dans les nues et chacun des rois aperçut les deux autres. Ils se trouvaient à cet instant au pied du mont du Calvaire, où l'on mettait les malfaiteurs à mort. Mais les enlumineurs du moyen âge se sont plu à situer cette scène dans un paysage familier. Ainsi les *Très Riches Heures* du duc de Berry nous montrent-elles, à l'horizon offert aux regards des rois, sous une étoile hérissée de rayons d'or et timbrée d'une croix couleur de sang, Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle et une colline (peut-être notre mont des Martyrs, Montmartre).

Les langages des rois étaient très différents, toutefois ils se comprirent, par un prodige, comme s'ils avaient eu le même. En apprenant qu'ils avaient tous les trois quitté leur pays pour une même cause ils sentirent encore leur joie s'aviver. Ils entrèrent avec leur fabuleuse escorte dans Jérusalem, accomplissant la prophétie d'Isaïe : « Force de gens viendront à toi et grande inondation de chameaux et de dromadaires. » Effrayé de cette « inondation », Hérode envoya des messagers s'informer quels étaient ces étrangers, et les mages répondirent : « Nous cherchons le roi que désigne l'étoile qui nous a guidés. » Dont Hérode prit grand ombrage.

Cependant, l'étoile étant descendue presque jusqu'à terre pour les mener plus sûrement, les rois continuèrent de la suivre et passèrent par les lieux où l'Ange du Paradis avait annoncé déjà la Nativité aux pastoureaux. Et ceux-ci leur narrèrent qu'ils étaient allés à Bethléem et ce qu'ils avaient vu.

Les rois arrivèrent à Bethléem environ les 6 heures et pénétrèrent derrière l'étoile dans l'étable où l'Enfant, âgé de treize jours en son Humanité, gisait dans sa crèche, enveloppé de pauvres drapelets, aux soins de sainte Marie, très digne et pieuse Mère. Et Melchior, roi de Nubie et d'Arabie, Balthazar, roi de Bodolie (un très ancien royaume qui se disait de Saba), Gaspar, roi de Tharsis, humilièrent leur grandeur dérisoire aux pieds du Nouveau-Né. Sitôt qu'ils se relevèrent, voyant le ciel de gloire affleurer au sourire de l'Enfant, un tel bouleversement d'épouvante et d'amour leur fit perdre l'esprit qu'ils oublièrent quelles richesses leurs serviteurs avaient apportées de si loin pour le Roi des Rois. Ils saisirent les dons qu'ils avaient sous la main et les placèrent du côté de la tête de l'Enfant: Balthazar offrit l'encens ; Melchior, 30 deniers et une pomme d'or qui se pouvait enclore dans la main ; Gaspar, la myrrhe.

Encens est *divine Majesté*, or *royale Puissance*, et myrrhe *humaine Mortalité*. « Par ce est reconnu l'Enfant vrai Dieu, vrai Roi et vrai Homme. » La pomme, fondue pour le roi Alexandre afin de signifier qu'il avait le monde en soumission, fut, sitôt présentée à l'Enfant, mise à néant. La Vierge enveloppa dans un linge les autres présents, mais les perdit dans le désert quand elle s'enfuit en Egypte. Un pâtre, qui les découvrit, les conserva jusqu'à peu de temps avant la Passion. Etant alors tombé en grande maladie, comme on lui avait parlé d'un prophète nouveau qui accomplissait des miracles, il se rendit à Jérusalem, où Jésus le guérit. Il lui offrit les 30 deniers, mais Jésus lui ordonna de les porter au Temple.

Selon une légende, le père d'Abraham avait frappé ces deniers, qui étaient d'une singulière beauté ; Abraham en avait acheté la propriété de la Terre Sainte, ils servirent à la vente de Joseph et à la « confection » de la sépulture de Jacob et de Joseph. Avant de parvenir entre les mains de Melchior ils étaient passés dans les trésors de la reine de Saba, qui les avait ensuite offerts à Salomon. Et c'est avec ces 30 deniers que les prêtres auraient payé Judas de sa trahison.

La myrrhe fut mêlée au breuvage que ses bourreaux firent boire au Christ en croix et aux baumes dont Nicodème oignit le corps très précieux. Quant à l'encens, appartenant au Ciel, il échappa aux œuvres des hommes.

Après avoir fait à l'Enfant-Dieu leurs offrandes et leurs adorations, les mages eurent faim, ils eurent soif, ils eurent sommeil, car « depuis qu'ils étaient partis, par la vertu de l'étoile ils n'avaient eu besoin de boire, de manger ou de reposer ».

En songe un ange leur apparut sous la forme d'un enfant vêtu de blanc et leur recommanda de ne point retourner à Hérode et de regagner leur pays par une autre route. *Iteram remeantes aliam. La Légende dorée* rapporte qu'ils se seraient embarqués « sur les bâtiments de Tharse ». Qu'il en ait été ou non ainsi, les rois mages semblent n'avoir pas pressenti les dangers que courait l'Enfant. Pour que s'accomplissent les Ecritures il fallait que Dieu souffrît sur la terre, que sa mère souffrît avec Lui, par Lui, en Lui. Mais les rois purent s'éloigner de Bethléem le cœur gonflé de bonheur, en imaginant que la joie, la douceur et la paix venaient de s'établir parmi les hommes. Ils pouvaient chanter... chanter comme à Noël, avec la nature tout entière, avec les étoiles et les montagnes, avec les oiseaux et les anges, avec les fleuves et la mer, alors que déjà, sur un âne dont un vieillard pressait l'allure, une femme, qui serrait dans ses bras le salut du monde, fuyait dans les ténèbres que l'étoile avait désertées.

Mais si treize jours leur avaient suffi pour venir adorer l'Enfant, ils mirent deux ans pour rentrer chez eux, par guides, *ce qui démontre quelle différence il y a entre l'opération divine et l'opération humaine.*

Les mages firent élever « de royale façon » une chapelle sur le mont Victorial, puis vécurent longtemps dans l'ignorance de ce qui s'était passé en Palestine. Après la mort du Christ saint Thomas se rendit dans leurs différents royaumes et leur apprit ce qu'il était advenu de l'Enfant. Il leur conta qu'il avait mis le doigt dans la plaie de Jésus et leur donna le baptême. Dans *la Vie des Très Glorieux Trois Roys* il est dit que ceux-ci étaient toujours demeurés en leur virginité et se firent archevêques. Lorsque Melchior eut cent seize ans, Gaspar cent neuf et que Balthazar fut en son centième an, peu de temps après la fête de la Nativité apparut une étoile étrange, et les trois rois connurent ainsi que leur fin était prochaine. Ils moururent en célébrant l'office divin. Mais, selon une tradition différente, ils auraient subi le martyre.

La reine Hélène, mère de Constantin le Noble, fit rechercher leurs corps. Elle put sans beaucoup de peine réunir celui de Melchior et celui de Balthazar, que lui remit « le Seigneur qui avait alors sous son autorité les trois royaumes et devait toujours être nommé « prêtre Jehan » et non empereur ni roi ». Mais les nestoriens hérétiques défendirent le corps de Gaspar à grande effusion de sang et même le cachèrent dans une « île merveilleuse ». A la fin Hélène triompha de tous les obstacles et mit les trois corps dans l'église Sainte-Sophie de Byzance, où se trouvaient déjà la robe sans couture et la colonne de la flagellation. Plus tard les ossements furent transportés à Milan. Quand Frédéric Barberousse, en 1163, s'empara de cette ville, il fit emporter à Cologne la châsse d'or et d'ivoire qui contenait les précieuses reliques.

Le martyrologe de Milan fait invoquer les rois mages contre les dangers des voyages. On pensait également au moyen âge qu'ils préservaient de la mort subite et que celui qui portait sur soi leurs trois noms n'avait rien à craindre du mal caduc (l'épilepsie).

On sait avec quelle jubilation, avec quel enthousiasme sont toujours attendus les rois mages dans le Midi de la France. Frédéric Mistral raconte que lorsqu'il était enfant il se rendait au-devant de leurs cortèges avec de petits camarades portant des gâteaux, des galettes, et des poignées de foin pour les chameaux.

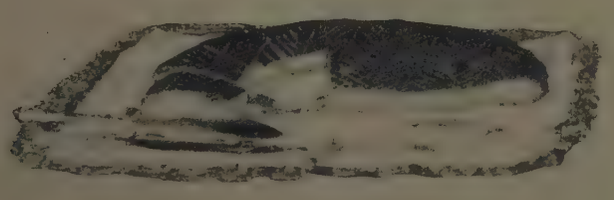
« Tout à coup... Les voilà !

» Un cri de joie folle partait de toutes les bouches et la magnificence de la pompe royale éblouissait nos yeux. Un rejaillissement, un triomphe de couleurs splendides, fastueuses, enflammait, embrasait la zone du soleil couchant, de gros lambeaux de pourpre flamboyaient et, d'or et de rubis, une demi-couronne, dardant un cercle de longs rayons au ciel, illuminait l'horizon.

» — Les rois ! Les rois ! Voyez leurs couronnes ! Voyez leurs manteaux ! » Voyez leurs drapeaux ! Et leur cavalerie et les chameaux qui viennent !... »

Mais le mirage se dissipait et bientôt Mistral et ses jeunes compagnons se retrouvaient tout seuls. Où étaient les rois ? Où sont-ils ?...

Bien que l'authenticité des reliques de Cologne ait pu être contestée, ceux qui les vénèrent leur attribuent de nos jours encore de grands miracles.



CE PANORAMA EMBRASSE EXACTEMENT LA ZONE QUI FUT ENVAHIE PAR LES GAZ LORSQUE CEUX-CI JAILLIRENT SOUDAIN SOUS UNE ÉNORME PRESSION.

AVEC LES PÉTROLIERS DE LACQ

PAR CLAUDE THOMAS

La terrible menace qui vient de peser pendant près de quatre jours sur les charmants petits villages béarnais d'Arance, de Lacq et d'Abidos a attiré brutalement l'attention sur l'œuvre entreprise par les « pétroliers » dans une région baptisée un jour avec quelque hardiesse, par l'un de nos confrères, le « Texas français ».

En décembre 1949 les journalistes avaient fait un premier déplacement entre Orthez et Pau, à l'occasion du fonctionnement de la première pompe, à quelques dizaines de mètres du passage à niveau et de la gare de Lacq. Ils avaient trouvé là quelques ingénieurs, une centaine d'hommes ayant tous le feu sacré, des paysans sceptiques, quelques tonnes de matériel, et avaient rapporté le « papier » de circonstance, mentionnant, en leurs places respectives, l'or noir du Béarn, les eaux grises du Gave et les cimes bleues et roses des Pyrénées apparues à l'horizon. Le premier puits en exploitation débitait 17 mètres cubes par jour !

Quelques curieux revinrent l'année suivante, au hasard des vacances, mentionnèrent brièvement de nouvelles prospections, dont l'une menaça un moment les locaux de la gendarmerie d'un village voisin, l'apparition en gare de Lacq de wagons-citernes, évoquèrent timidement la possibilité d'établir un pipe-line..., puis les pétroliers de Lacq furent laissés à leurs chères études !

L'explosion du 19 décembre a bien vite ramené la foule des envoyés spéciaux et des reporters photographes, mais quarante-huit heures plus tard, tout danger heureusement écarté, le chantier reprenait son aspect habituel, les spécialistes poursuivaient leurs prospections.

Il y a toutefois quelque chose de changé : chacun spécule désormais sur les possibilités d'utilisation de ce gaz dangereux, mais indispensable, auquel on n'avait guère prêté attention tant qu'il brûlait tranquillement à la sortie des « cheminées » d'évacuation. L'importance du champ pétrolifère de Lacq se situe à mi-chemin entre ces deux extrêmes.

SONDAGES EXPÉRIMENTAUX

Le puits « LA III », où s'est produit l'accident du 19 décembre, est expérimental. A l'époque de ma première visite, voilà près de deux ans, la sonde atteignait 1.700 mètres, alors que les autres forages avaient trouvé le pétrole à 600 ou 700 mètres. Plusieurs de ces derniers avaient permis d'entreprendre une petite exploitation d'environ 300 mètres cubes par jour, et l'on achevait d'élever de gigantesques cuves-réservoirs à proximité de la voie de chemin de fer.

Voilà quelques mois on avait « doublé le cap » des 3.000 mètres, et la progression continuait à la cadence d'un mètre à l'heure. Entre temps de

nombreuses percées avaient été effectuées non plus tous les 500 mètres, comme au début, mais à des distances variant entre 2 et 3 kilomètres.

Trouverait-on sous la couche superficielle — dès à présent utilisable, mais de proportions modestes — ce grand gisement qu'avaient fait pressentir les études géophysiques ?

Alors que le trépan venait de dépasser les 3.500 mètres, le jaillissement se produisit, mais au lieu de liquide, c'est le gaz qui s'échappait sous une pression de 300 atmosphères !... La rupture s'était produite par le glissement de l'une des pièces qui assurent l'étanchéité du tube de forage — lequel est allongé au fur et à mesure de la percée par des éléments de 8 mètres de longueur. L'injection de boue de baryte capable d'équilibrer automatiquement une infiltration d'eau ne pouvait colmater semblable brèche !

TROIS JOURS D'ANGOISSE

En quelques heures 100.000 mètres cubes de gaz toxique s'étalaient sur 2.000 mètres carrés, menaçant les trois villages voisins de la plaine, entre la route Pau-Bayonne et le Gave. Il fallait arrêter immédiatement le trafic sur la route nationale, tandis que toutes les voies secondaires étaient fermées aux véhicules à moteur. Le trafic ferroviaire était arrêté à Orthez, où s'arrêtait l'express Paris-Tarbes. Et tandis que spécialistes et pompiers arrivaient du chantier on sonnait l'alarme à Lacq, Abidas et Arance, d'où tous feux disparaissaient.

En effet, une épaisse couche de brouillard répandue sur la vallée empêchait l'ascension naturelle du gaz, dont la densité, évaluée quelques heures plus tard avec précision, atteignait à peine, pourtant, 0,8. Les cinq cent onze habitants de Lacq, trois cent quatre d'Arance et cent quatre-vingt-trois d'Abidas étaient menacés d'un ordre d'évacuation.

Après une nuit d'angoisse, au cours de laquelle on avait dû envisager de noyer le puits à l'aide de tonnes de ciment, le brouillard commença enfin à se dissiper. Il était temps : 200.000 mètres cubes de gaz avaient largement débordé la zone de sécurité fixée.

L'après-midi, une première opération de sauvetage, menée par des volontaires en présence de tout le personnel du chantier immobile, réussissait. Tout le gaz qui s'échappait, au niveau de la plate-forme, entre la tige de la sonde et la couronne du puits était canalisé vers deux « brûleurs » disposés à une centaine de mètres. Bien entendu il ne pouvait être question encore d'allumer ces brûleurs tant que là-haut, à 24 mètres du sol, le gaz continuait à sortir à l'extrémité supérieure de la sonde. Mais, grâce à cette première dérivation, la pression n'était plus en cet endroit que de quelques centaines de grammes.

On pouvait songer à colmater la brèche avec de la boue chargée de baryte. Auparavant il fallut assujettir minutieusement toutes les pièces au derrick : la moindre étincelle entre deux barres de métal aurait suffi pour déclencher une terrible explosion.

C'est seulement le lendemain qu'on fut maître de la situation et, tandis que les dépêches annonçaient la fin de l'alerte, il était possible d'allumer de paisibles brûleurs.

On avait eu chaud ! Déjà les envoyés spéciaux avaient plié bagages, la circulation ferroviaire et le trafic routier étaient revenus à la normale.

NOUVELLES SPÉCULATIONS

Une fois de plus les pétroliers ont repris leur travail « routinier » avec un bel espoir tout neuf. En effet, l'irruption brutale de gaz sous pression de 300 à 380 kilos, la composition intéressante de ce gaz constituent — après l'alerte — des indications très encourageantes.

Lacq deviendra-t-il un nouveau Saint-Marcet ? Ou mieux encore, la présence de gaz humide indique-t-elle enfin la présence d'une nappe considérable ?

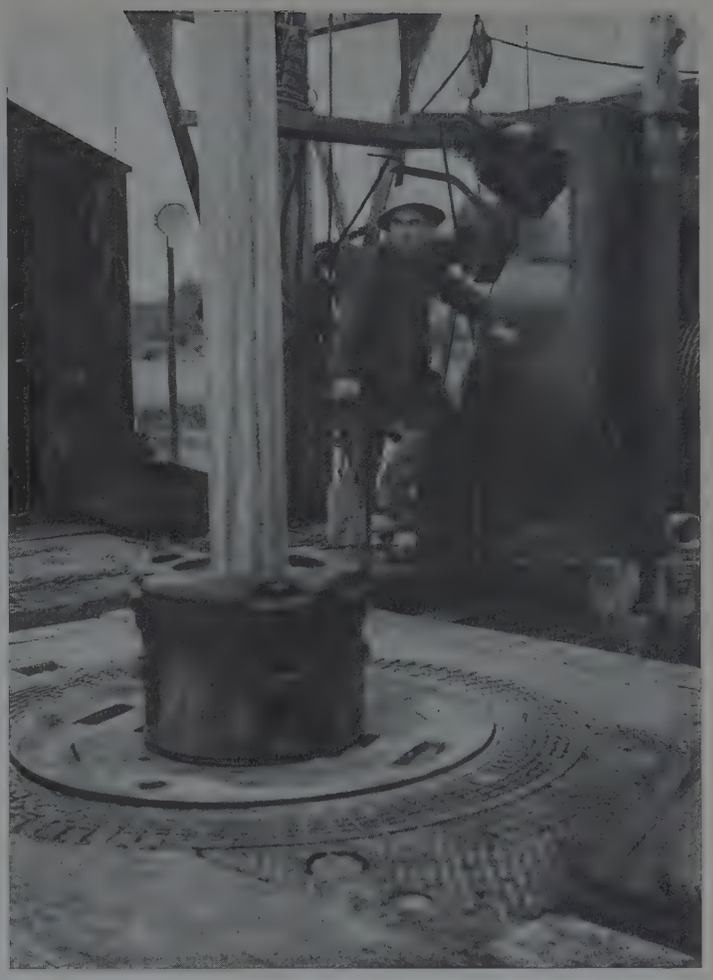
Jusqu'à présent le gaz naturel de Saint-Marcet avait constitué la principale ressource française en produits pétroliers ; une production quotidienne de 800.000 mètres cubes permet d'alimenter les principales agglomérations du Sud-Ouest, de Toulouse à Bordeaux, et on estimait que cette réserve pouvait fournir la région pendant une centaine d'années.

Depuis deux ans la production du bassin de Lacq en combustible liquide n'avait pas paru suffisante pour justifier l'installation d'une raffinerie sur place ni la construction d'un pipe-line. Et jusqu'à présent l'expédition par voie ferrée à la raffinerie de Pauliac était plus onéreuse que le transport de combustible liquide par bateau depuis les Etats-Unis !

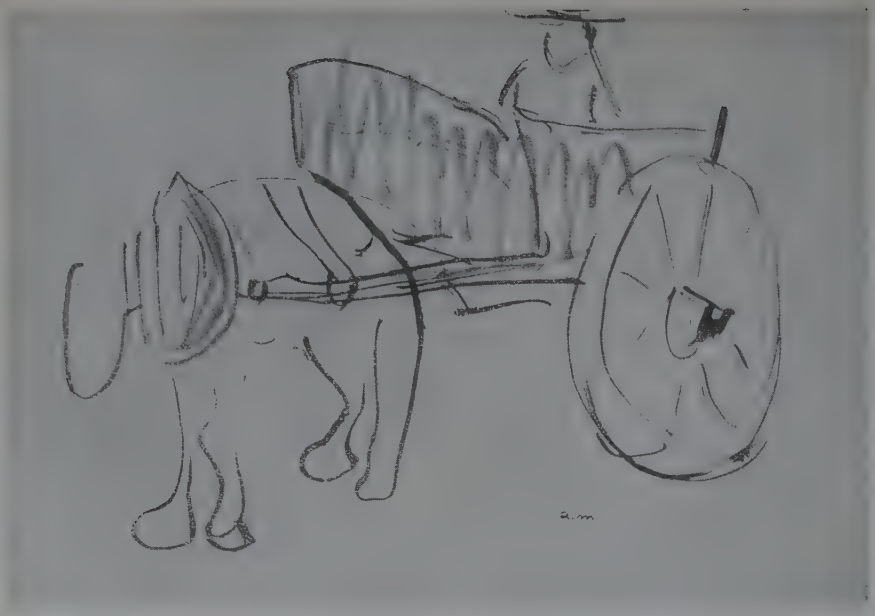
Aujourd'hui on escompte officiellement une réserve de gaz double de celle de Saint-Marcet et un « gisement particulièrement riche » de liquide entre 3.500 et 4.000 mètres. Dès lors il convient de rappeler les avantages du site de Lacq : champ pétrolifère situé en bordure d'une voie ferrée et d'une grande « nationale », le long du Gave, qui fournit l'eau nécessaire aux travaux.

Selon toute vraisemblance, on reparlera bientôt de la S. N. P. A., dont la concession de 28.000 kilomètres carrés comporte les quelques centaines d'hectares du « bassin de Lacq ».

Le chantier de Lacq emploie un peu plus de deux cents ouvriers. Chaque puits nécessite vingt-quatre personnes, soit quatre équipes de six. Pour une soixantaine de puits productifs, la France utilise trois mille spécialistes pour une production globale mensuelle (en 1951) de 20.000 tonnes de pétrole brut et de 25 millions de mètres cubes de gaz naturel.



Au puits « La III », lieu de l'accident, le gaz s'échappant au niveau de la plate-forme fut canalisé vers deux brûleurs. — Chaque jour Lacq expédie deux rames de wagons-citernes.



Nos rues n'offrent plus le spectacle de ces limoniers trainant un tombereau.

PASSANTS DE PARIS
VUS PAR MARQUET

Pour beaucoup, qui ne connaissent de Marquet que ses paysages mouillés et la calme gravité de ses vues plongeantes sur nos paysages urbains, ces petits croquis seront une surprise.

La pointe du crayon ou du pinceau a noté l'activité fugace de la vie parisienne avec une verve et une alacrité qui témoignent non seulement d'une acuité d'observation assez extraordinaire, mais d'un humour inattendu. Tous ces Parisiens du début du siècle, la coquette et la blanchisseuse, le charretier et le banquier, défilent devant nos yeux comme pour un jeu d'ombres chinoises — bien que, à vrai dire, ils nous fassent plutôt penser à l'habileté diabolique des Japonais.

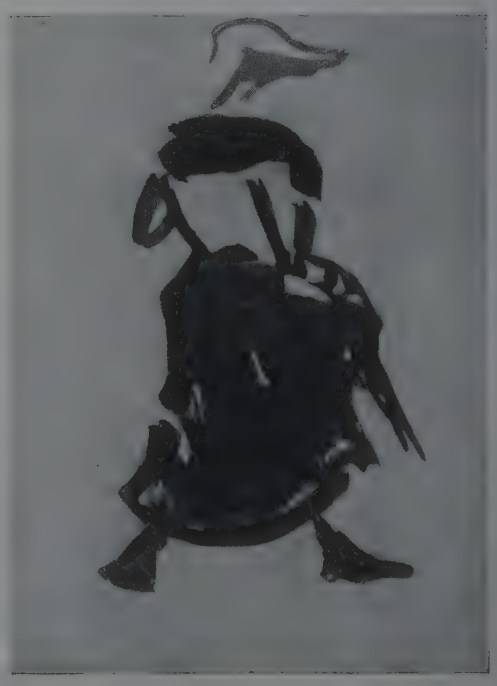
Le trait souple, la tache elliptique à la fois précise et rêveuse suggèrent le mouvement et la vie. Marquet, cet amoureux de Paris, de son fleuve, de son ciel, de ses maisons, de ses monuments, a vu les Parisiens d'un œil narquois et tendre ; par delà les signes d'une ironie jaillissante nous apercevons toujours en filigrane les douceurs d'une sympathie familière.

Vincent Roux. « Jeune Fille a l'ombrelle. »

LES ARTISTES DE PROVENCE EXPOSENT

Le Salon de l'Union des artistes de Provence, tenu dans l'ancienne chapelle du lycée Thiers, à Marseille, s'est achevé le 30 décembre. Le prix « Stanislas Torrents » 1951 avait été décerné à un jeune peintre plein de promesses, M. Vincent Roux.

Ainsi était une fois de plus justifiée la réputation de la Provence, terre de lumière, grande amie des poètes et des peintres.



Le tablier bleu de l'arroseur public... une silhouette féminine aux amples jupons... Marquet fait revivre un Paris a jamais disparu.

LE LIVRE DU JOUR

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

ALBERT CAMUS ET LA RÉVOLTE

Dans *l'Homme révolté* (Gallimard) Albert Camus a donné un essai magistral (on dit qu'il y travaillait depuis dix ans), qui représente un de ses ouvrages les plus importants à l'heure actuelle.

Qu'est-ce que cette idée de la révolte, qui est capitale dans la pensée de Camus ? La réponse à cette question vous est donnée par Camus lui-même quand il écrit : « Il ne peut y avoir pour un esprit humain que deux univers possibles, celui du sacré (ou, pour parler le langage chrétien, de la grâce) et celui de la révolte. » Puisque l'univers du sacré est fermé à Camus, qui n'a pas la foi, c'est dans le monde de la révolte qu'il s'établit. D'où le livre qu'il vient de publier.

Cette révolte est celle de l'homme qui ne se laisse pas enfermer sans résistance et sans lutte dans un monde clos par la mort. Pas d'immortalité pour Camus. Alors, une vie absurde ? Car l'absurdité semble la loi d'une condition humaine où tout ce que l'homme essaie d'accomplir est promis à la destruction finale. Mais c'est en révolte contre cette menace de l'absurde qu'Albert Camus invite l'homme à agir et à combattre quand même. Au nom de sa dignité d'homme. Il ne s'agit pas de remplacer la divinité absente de cet univers par une divinisation frauduleuse de l'humanité. Il n'y a pas de faux dieux chez Camus. C'est à un humanisme énergique et loyal que l'auteur de *l'Homme révolté* convie l'homme de notre siècle. Il lui faut découvrir « la seule règle qui soit originale aujourd'hui : apprendre à vivre et à mourir, et, pour être homme, refuser d'être dieu ».

Cette révolte est donc tout autre chose que la révolution politique. Celle-ci conduit souvent les hommes contre l'humain. Albert Camus consacre une partie de son livre à préciser la distinction entre la « révolution », considérée dans cette perspective, et la « révolte », qu'il nous propose comme un mouvement propre à rendre à l'homme sa grandeur et sa dignité. Il écrit, par exemple :

« En 1950, et provisoirement, le sort du monde ne se joue pas comme il paraît dans la lutte entre la production bourgeoise et la production révolutionnaire : leurs fins seront les mêmes. Il se joue entre les forces de la révolte et celles de la révolution césarienne. La révolution triomphante doit faire la preuve, par ses polices, ses procès et ses excommunications, qu'il n'y a pas de nature humaine. La révolte humiliée, par ses contradictions, ses souffrances, ses défaites renouvelées et sa fierté inlassable, doit donner son contenu de douleur et d'espoir à cette nature. »

La révolte enseignée par Albert Camus propose donc à la nature de l'homme un exercice dans le sens de sa valeur et de son élévation. Elle est éminemment constructive. C'est ce qui ressort encore des lignes suivantes :

« La révolte s'appuie sur le réel pour s'acheminer dans un combat perpétuel vers la vérité... Loin d'être un romantisme, la révolte prend le parti du vrai réalisme. Si elle veut une révolution, elle la veut en faveur de la vie, non contre elle. C'est pourquoi elle s'appuie d'abord sur les réalités les plus concrètes, la profession, le village, où transparaissent l'être, le cœur vivant des choses et des hommes. »

Mais on ne saurait faire écho à un tel ouvrage par quelques citations ou quelques allusions. C'est un des livres qui comptent le plus parmi ceux que nous ont proposés en ce temps-ci les hommes lucides qui prennent vraiment conscience des problèmes de notre temps.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

EN ÉCOUTANT ALBERTO MORAVIA

Moravia, retrouvé sous les arbres des Champs-Elysées.

On pensait que l'agitation cesserait après les prix. Il n'en fut rien. En quelques jours les cocktails se sont précipités à tel point que nous n'aurons jamais le temps de lire un seul des livres à la santé desquels nous avons bu. Nous ne savons même plus très bien si nous les avons reçus. Cela tournait au rallye, à la course à pied. Le même jour — et à la même heure — le docteur Victor Bogomoletz, qui est presque le vrai, nous incitait à « vivre jeune » à une extrémité de Paris tandis que Claude Mauriac nous rappelait, à l'autre, qu'il avait bavardé avec André Gide de son vivant ; un peu plus loin le British Council célébrait le souvenir de R. L. Stevenson, autre mort... A côté, enfin, Jacques Laurent affûtait le stylo de Cecil Saint-Laurent qui devait, le lendemain, signer aux côtés de Martine Carol une petite suite aux aventures de Caroline chérie. Comment voulez-vous, au milieu de tout cela, qu'il nous soit resté un moment pour les affaires sérieuses ?

Cela explique peut-être pourquoi la venue à Paris du grand écrivain italien Alberto Moravia n'avait pas attiré plus de monde dans la petite salle de l'avenue d'Iéna. Les fidèles qui s'y étaient réunis ont pu, pourtant, assister à un véritable tour de force ; une improvisation en français sur un sujet qui n'était guère facile à traiter rapidement : *Ma conception du roman.*

Comme certains regrettent peut-être de ne s'être pas rendus à l'invitation de l'association France-Italie (qui avait convié Francis Carco, Charles Vildrac et Pierre Bloch à assister Moravia dans son entreprise téméraire), je pense utile de retracer les grandes lignes de ce que l'auteur des *Indifférents* et de *la Belle Romaine* nous a dit ce soir-là.

« Conception du roman » ? en fait, c'est de son « expérience du roman » qu'a parlé Alberto Moravia : expérience double, de lecteur et de créateur. Le lecteur a cru déceler un courant significatif dans le roman bourgeois contemporain : une diminution de l'action qui s'accompagne d'une croissance régulière de l'élément autobiographique. Il trouve, à ce sujet, une formule très nette : « Si Flaubert n'avait pas dit : M^me^ Bovary c'est moi ! Cette idée ne serait venue à personne. » Il fit remarquer qu'à l'autre extrémité de la chaîne romanesque la conscience de Joyce s'égale, au contraire, dans *Ulysse,* à celle de son héros Bloom ; et « le relativisme philologique » y a réduit l'action à rien : une journée ou l'éternité... Simultanément il constate en parlant de Dostoïevsky que l'intellectuel « qui était jusqu'au XIX^e^ siècle un humaniste inoffensif a commencé à devenir dangereux ».

Puis intervient l'auteur, qui tire la leçon des constatations du lecteur. Et le problème qui domine toute l'œuvre de Moravia apparaît défini par la situation que trouve l'écrivain en venant au monde : comment agir ?

De cette réflexion naîtront d'abord *les Indifférents,* qui n'est autre qu'une véritable *étude de la possibilité de faire agir des personnages.* Après quoi le reste de l'œuvre s'engouffrera sur la route ainsi tracée ; des thèmes d'action surgiront à tour de rôle : le sexe, la politique... Quel que soit le sujet, un caractère dominera : le roman visera à être métaphysique, tournera le dos aux buts — sinon aux moyens — du réalisme. « Le monde est beaucoup trop décrit pour qu'il faille y ajouter », dit Moravia...

Au lendemain de cet exposé j'étais allé demander à l'auteur quelques précisions. Je l'ai trouvé arpentant les Champs-Elysées : le manège des chevaux de bois et le père du *Carnaval des masques,* fable !

Sans rapporter ici la conversation que nous avons eue, et sur laquelle j'espère revenir, je soulignerai deux de ses réponses. A une objection d'abord :

— Un nom, convenez-en, s'oppose à la règle « action ou autobiographie » que vous avez formulée...

— Malraux, bien sûr ! Mais convenez aussi que l'écrivain-aventurier est une exception...

A une question ensuite :

— Inutile de « décrire pour décrire », dites-vous. Comment conciliez-vous cela avec la sympathie que vous pouvez avoir pour Camus, par exemple, qui fonde sa collection « Espoir » sur la description même de notre situation ?

— L'accent reste mis sur l'essentiel, qui est l'idée.

Soirs de Cannes

PAR MARCEL IDZKOWSKI

La pluie. Le vent. Le brouillard. On grelotte à Paris. Trois heures d'avion ou une nuit de chemin de fer... et l'on se retrouve à Cannes avec le soleil et les mimosas ! Chaque année je m'offre cet émerveillement, et en déambulant l'autre matin sur la Croisette j'eus la surprise de constater que la prédiction de François André s'accomplissait : l'univers se « dégèle » ! Certes, on rencontre à Cannes les heureux mortels qui possèdent des propriétés dans la région et aussi les fidèles habitués de la Côte d'Azur l'hiver, mais Cannes accueille cette année une nouvelle clientèle venue d'un peu partout à travers le monde.

— Ils viennent se réchauffer ! conclut avec philosophie le portier du Majestic.

C'est là une vérité première qui avait été quelque peu oubliée en ces périodes troublées. Mais comme la logique triomphe souvent, la renaissance de la Saison d'hiver à Cannes prouve très simplement qu'il est moins fou d'y avoir chaud en janvier que d'y étouffer en août !

La vie des hivernants de Cannes a été réglée une bonne fois, mais pour les fêtes de fin d'année la ville connut une attraction supplémentaire : l'arrivée du porte-avions U. S. A. *Tarawa*. Les marins américains animent la Croisette et la rue d'Antibes. Ils s'étonnent parfois de lire sur les murs : *U. S. Navy go home*, mais les commerçants cannois rectifient le tir avec de larges *Welcome* affichés sur les portes de leurs boutiques, et la *Navy* américaine, sans se soucier des injonctions communistes, profite joyeusement de son escale à Cannes et ne se montre aucunement pressée de regagner le *sweet home*.

Sauf cette présence de la *Navy* rien n'a changé. On prend l'apéritif au Carlton, au Majestic, ou au Blue Bar où Félix vous accueille toujours avec le sourire ; on déguste la meilleure bouillabaisse chez la Mère Terrats, dont le fils René abandonne La Napoule aussitôt son service terminé... pour se couvrir de gloire sur les links des golfs voisins. Fredy, qui connut la grande vogue au Symphony, cet été, a ouvert un nouvel établissement, le « 1830 », qu'il anime en murmurant au micro de jolies chansons italiennes. L'après-midi le golf de Mougins est très fréquenté par les golfeurs, qui y retrouvent le colonel Carlton, dont on sait l'activité — durant l'été — au New-Golf de Deauville.

Le Tout-Cannes se rencontre dès la tombée de la nuit au casino, et que ce soit dans les salles de jeu, aux Ambassadeurs, au théâtre du Casino ou au Brummel... il y règne une ambiance à la fois agréable et de bon ton. André de Fouquières évoque sa récente conférence, Maurice Chevalier prépare la sienne, et au réveillon des Ambassadeurs (donné au bénéfice des orphelins de Cannes) la générale Catroux et le général Catroux avaient à leur table l'Aga Khan et la Bégum, S. E. M. Corbin, les officiers supérieurs de la marine américaine actuellement à Cannes, M. et M^me^ Pinto de la Rocca, sir Gordon et lady Verecker, M. et M^me^ Mallard, André de Fouquières, le général Bernard, M. et M^me^ Arzel, M^me^ Thierry.

Maurice Chevalier soupait avec ses amis, M. et M^me^ Albert Willemetz et M. et M^me^ Fred Freed. C'est là une « équipe » puisque Maurice Chevalier et Albert Willemetz écrivent actuellement à La Louque la prochaine opérette de Patachou, *Mademoiselle Soleil*, sur une musique de Fred Freed et de Bourtayre.

Les réveillons de fin d'année furent particulièrement brillants, et M. François André a des projets nombreux et variés, j'allais dire éclectiques ; il m'annonça tout à la fois pour sa Saison d'hiver une conférence de M. Paul Reynaud, Suzy Delair dans un gala d'Offenbach, des concerts de Cortot et de Roberto Benzi, des galas et un rallye automobile, sans oublier la compagnie des ballets Janine Charrat qui vient de débuter à Cannes et la troupe du marquis de Cuevas qui dansera en février. Un joli programme ! disons-le.

UNE VUE GÉNÉRALE DES AMBASSADEURS LA NUIT DU RÉVEILLON DE NOËL.

MAURICE CHEVALIER ET LE PÈRE NOËL ÉCHANGENT LEURS VŒUX. LA BÉGUM DANSE AVEC C. D. R. F. K. UPHAN, COMMANDANT DU PORTE-AVIONS AMÉRICAIN.

LE JOUEUR LE PLUS ASSIDU DU GOLF DE MOUGINS : L'AGA KHAN. DEUX FIDÈLES « HABITUÉS » DE CANNES : COMMODORE CHARLIE DROUILLY, COMTE MAX DE PULASKI. A DROITE : LA GÉNÉRALE CATROUX AVEC S. E. M. CORBIN PENDANT LE RÉVEILLON DE NOËL.

A LA GÉNÉRALE DE « BACCHUS » AU THÉATRE MARIGNY, DE G. A DR. ARMAND SALACROU, GÉRARD BAUER, JEAN-LOUIS BARRAULT, HENRI BERNSTEIN, MADELEINE RENAUD ET L'AUTEUR JEAN COCTEAU VÊTU DE SA CANADIENNE-SMOKING, ÉVIDEMMENT UN PEU INATTENDUE !

Photographies Traverso et *France-Illustration* (Pierre Bizet).

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « OMBRE CHÈRE », « BACCHUS », « LE MOULIN DE LA GALETTE »

DEPUIS longtemps M. Jacques Deval est considéré comme un des dramaturges les plus habiles d'aujourd'hui, une espèce de Scribe supérieur. Ce n'est pas *Ombre chère* qui lui retirera cette réputation. Sur un thème analogue à celui de *la Dama duenda,* de Calderon de la Barca, il a construit une pièce ingénieuse, émouvante, spirituelle, sans oublier que son public est celui du boulevard, c'est-à-dire qu'il admet des entorses à la vraisemblance, à condition de s'amuser. Ce public s'amusera beaucoup au théâtre Edouard-VII, car l'auteur lui a fait bonne mesure. Après un départ un peu lent, jusqu'à la moitié du premier acte environ, la véritable action s'engage, et les rires se succèdent en cascade. Patrice, auteur d'opérettes à succès, croit sa femme morte. Après neuf ans de bonheur il allait la quitter pour une petite secrétaire ambitieuse, Alix. Irène — c'est le prénom de l'épouse — est aussitôt partie pour l'Egypte où elle a péri dans le naufrage d'un bateau sur le Nil. Vous entendez bien qu'elle n'est pas morte, et qu'avec la complicité de la bonne tante Olga et de l'ami de la famille, Julien, son fantôme apparaîtra non seulement au veuf, mais encore à Alix même, pour gagner finalement la partie.

On pourrait reprocher à Jacques Deval d'avoir mis tous les atouts dans son jeu ! Mais le fantôme d'Irène est si bavard qu'il n'y avait pas trop de précautions à prendre et que tous les accessoires étaient nécessaires. Tout d'abord Irène n'est pas morte parce qu'elle a miraculeusement cédé sa place, sur le bateau englouti, à sa propre femme de chambre à qui elle avait donné tous ses papiers (heu !). Secondement, la tante Olga, qui héberge Patrice et sa secrétaire, habite une vieille demeure du XVIII[e] siècle, et il se trouve que, dans la pièce où Patrice travaille et dort, une porte secrète est ménagée dans la bibliothèque, et qu'Irène pourra de la sorte paraître et disparaître tout à loisir (hum !). Troisièmement, le jour même où la très vivante Irène arrive chez sa tante, Patrice, qui a trop bien dîné, et dont l'estomac ne supporte pas les escargots, souffre de gastralgie et commence par attribuer à un repas trop lourd l'apparition fantomatique de sa défunte femme. Vous me direz que, par la suite, son estomac est libre et que des entretiens avec un spectre pourraient lui sembler un peu trop naturels. Rassurez-vous ! Jacques Deval a tout prévu. Le fidèle ami de la famille, Julien, a pris soin de le prévenir que les apparitions de fantômes et autres ectoplasmes étaient admises scientifiquement, et il est connu que les auteurs d'opérettes sont crédules. J'en passe. Reste que le dialogue est alerte, avec, de-ci de-là, quelques morceaux de bravoure inutiles.

Robert Lamoureux est étourdissant de drôlerie, Claude de Gensac, qui a gagné ses galons de comédienne sensible, et Julie Astor, et Marguerite Ducouret, parfaites dans leur emploi.

SI M. Jacques Deval est le plus adroit, M. Jean Cocteau est sans doute le plus intelligent auteur dramatique en exercice. Il a senti le vent et a constaté qu'il était à la pièce philosophique. Va donc pour *Bacchus,* et il se pourrait, après tout, qu'il n'y eût que coïncidence fortuite entre son sujet et celui de Jean-Paul Sartre dans *le Diable et le Bon Dieu.* Il a donc inventé, ou découvert, ce qui, après tout, revient au même, que, dans certaine ville d'Allemagne, au temps des vendanges, un Bacchus était élu par le peuple pour être, pendant une semaine, investi de tous les pouvoirs. Ce Bacchus, d'humble origine, mais beau comme le jour, feint la folie, puis retrouve la raison dès qu'il a reçu l'investiture. Bien entendu il en mourra.

Pierre Bertin, dans le rôle d'un évêque qui eût réjoui Léo Taxil, est le meilleur de la distribution. Jean-Louis Barrault dessine l'équivoque figure d'un cardinal sorti tout droit des Mémoires de Benvenuto Cellini. Jean Desailly fait un Bacchus séduisant et Jean Juillard, un prévôt brutal à souhait. Jean Servais et Simone Valère sont à la hauteur de leurs rôles.

Il me reste peu de place pour tresser des louanges au premier acte de *Moulin de la Galette,* la nouvelle pièce de M. Marcel Achard. Nous avons cru y retrouver, avec toute sa fantaisie, le délicieux auteur de *Jean de la Lune.* Pierre Fresnay nous rappelait, si nous avions pu l'oublier, qu'il était le premier acteur de sa génération. Yvonne Printemps lui donnait la réplique comme aux plus beaux jours. Quel dommage qu'à partir du second acte nous soyons retombés dans le poncif d'*Amoureuse* ! et M. Marcel Achard a-t-il sérieusement pensé nous faire croire qu'on pouvait tuer un homme sans s'être assuré de son identité ? Mais un bon premier acte n'est pas chose si commune et il est bien agréable d'avoir appris, au théâtre de la Michodière, que M. Marcel Achard n'avait rien perdu de ses dons.

PETITES CHRONIQUES

DES ANIMAUX SAUVAGES APPRIVOISÉS PAR L'HIVER

« La faim, dit-on, chasse les loups du bois. » Elle chasse également des monts vosgiens les biches et les chevreuils et les force à quitter leurs retraites habituelles pour descendre vers la plaine, où ils mourraient de faim sans la charité des habitants. Ainsi la nécessité triomphe de leur sauvagerie native, et il n'est pas rare de voir ces gracieux animaux, comme le montre notre photographie, recevoir quelque pitance de la main des villageois.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mort de Mgr Saint-Pierre

Mgr Saint-Pierre, évêque titulaire de Gordus, qui est mort le 18 décembre dernier à Bayonne, après une courte maladie, était âgé de soixante-sept ans. Né à Labourdin - de - Villefranque (Hautes-Pyrénées), Mgr Saint-Pierre avait été ordonné prêtre en 1908. Vicaire de la paroisse Saint-André de Bayonne, il devint missionnaire diocésain en 1912 et fut désigné pour l'épiscopat en 1930. Il avait dirigé le journal basque *Eskual Duna*.

NÉCROLOGIE

Pierre Bernus

Notre confrère Pierre Bernus est décédé subitement en son domicile parisien. Il était âgé de soixante-dix ans. Né à Bâle, licencié ès lettres, archiviste paléographe, il s'était spécialisé dans les questions de politique étrangère, et ses articles du *Journal des débats*, auquel il collabora pendant de nombreuses années, faisaient autorité. Il était le correspondant parisien du *Journal de Genève* et donnait également des études à la *Revue des Deux Mondes*.

PROMOTION EN INDOCHINE

Le général François Gonzalès de Linarès, qui vient d'être promu au grade de général de corps d'armée, est depuis janvier 1951 commissaire de la République pour le Nord-Vietnam.

Agé de cinquante-quatre ans, il a fait toute sa carrière dans l'infanterie. Pendant l'occupation il participa activement à la résistance, créant en particulier une organisation d'évasion de prisonniers. Chef de cabinet du général Giraud à Alger, il était, en septembre 1944, sous-chef d'état-major de l'armée. Après la guerre il commanda la 2e division d'infanterie, puis la IIIe région militaire, à Rennes, jusqu'à son départ pour l'Indochine.

CENTENAIRE MARITIME

Le 8 septembre 1851 le paquebot *Hellespont*, quittant Marseille pour Civita-Vecchia, inaugurait les services de la Compagnie des Messageries maritimes. Le centenaire de cet événement a été célébré voilà quelques jours — avec un peu de retard — en une cérémonie qui réunissait autour du président Anduze-Faris l'ensemble du personnel de la direction générale de la Compagnie à Paris. En une allocution, M. Anduze-Faris montra combien le personnel a de part dans les solides traditions de la maison, puisque certains employés y ont plus de trente et quarante années de présence et que certaines familles, dont il cita les noms, sont représentées aux Messageries maritimes depuis 1853, c'est-à-dire depuis les débuts de la Compagnie.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE CONTEMPORAINE :

André Stibio, *Indiscrétions* (La Jeune Parque, 212 pages). Le livre d'un mémorialiste désabusé ou, comme le dit l'auteur, « une contribution indiscrète à l'histoire de ce temps ; des petits secrets en marge d'une curieuse aventure ». Des traits psychologiques recueillis au hasard d'une conversation, des épanchements d'hommes politiques en veine de confidences ; le tout narré avec tact et humour, dans un style fluide et coloré, sans passion ni esprit de parti. Nous assistons à l'installation des nouvelles équipes venues de la libération et au retour feutré des hommes de la Troisième République sur la scène politique, aux petites intrigues, aux croissantes déconvenues, à l'emprise des partis sur les individualités. « Tout cela — disait philosophiquement Alexandre Varenne, le vieux militant socialiste — est bien sympathique. J'ai l'impression pourtant qu'on a oublié de placer un peu partout l'écriteau sensationnel : « Attention ! Peinture fraîche ! »

L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE :

Comte de Las Cases, *le Mémorial de Sainte-Hélène* : première édition intégrale et critique, établie et annotée par Marcel Dunan, de l'Institut (Flammarion, deux volumes de 910 et 922 pages). L'éminent spécialiste des études napoléoniennes nous donne ici une présentation *ne varietur* d'un document capital sans la connaissance duquel une période émergente de notre histoire resterait indéchiffrable. On a dit de Las Cases qu'il était le créateur de la « légende napoléonienne ». *Le Mémorial* — où M. Marcel Dunan voit « un chef-d'œuvre de reportage » — est en tout cas l'évocation la plus vivante du drame de Sainte-Hélène, de ce soir d'épopée que fut l'exil impérial. Les propos de Napoléon y sont reproduits avec assez de fidélité pour qu'on y retrouve ce que Sainte-Beuve appelait la « griffe du lion ».

Mais les précédentes éditions ont subi des retouches, des atténuations, des retranchements qu'un souci d'opportunisme inspirait à l'auteur. Avec une patience bénédictine, M. Marcel Dunan a restitué au texte sa physionomie originelle, en l'étayant d'un appareil critique qui double l'étendue de l'ouvrage.

Il sera désormais impossible de se référer à l'épopée napoléonienne sans avoir sous les yeux ce monumental ouvrage d'érudition critique.

LA GUERRE MONDIALE ET SES CONSÉQUENCES :

Colonel Passy, *Missions secrètes en France*, souvenirs du B.C.R.A. (Plon, VI-436 pages). C'est le troisième volume d'une série de souvenirs qui doit en compter cinq. Directeur du B.C.R.A. (Bureau central de renseignements et d'action), le colonel Passy raconte ici ce que fut le rôle des services secrets de la France libre entre novembre 1942 et juin 1943. Il nous fait assister à la résurrection des partis politiques au début de 1943, aux dramatiques épisodes de l'affaire Giraud, au développement — parfois assez cahotique — des rapports entre Alger, Londres et Washington. Quand il quitta l'Angleterre, le général de Gaulle remercia Churchill de son accueil et ajouta : « J'ai réfléchi et je crois avoir trouvé les raisons de notre mésentente. — Ah ! répliqua Churchill, et quelles sont-elles ? — C'est, répondit le général, que je me suis aperçu que vous étiez toujours de mauvaise humeur quand vous aviez tort et que, moi, je suis toujours de mauvaise humeur quand j'ai raison. Alors, quand nous nous rencontrons, nous sommes tous les deux de mauvaise humeur. » Churchill rit de bon cœur de cette boutade.

Le colonel Passy relate avec une simplicité — on serait tenté de dire une froideur — émouvante les dangereuses missions qu'il accomplit et où deux de ses meilleurs collaborateurs, Jean Moulin et Pierre Brossolette, devaient trouver une mort héroïque.

A l'occasion de ses rapports avec la Résistance intérieure, il publie divers documents inédits du plus haut intérêt.

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le Cadre noir de Saumur a obtenu un grand succès aux Etats-Unis et au Canada. Parti le 3 octobre sur le *De Grasse*, il vient seulement de rentrer, ayant donné la reprise de manège en marge des Horse Shows d'Harrisburg, de New-York et de Toronto. Huit officiers et un maître sous les ordres du commandant Margot, montant Alcazar, composaient le détachement. Ils portaient la tenue de gala : lampion, tunique avec épaulettes et décorations, culotte blanche, bottes vernies, éperons d'or. Le Cadre fit là-bas une probante démonstration de la manière française basée sur la légèreté et l'absence de contraction. Les sauteurs ne furent pas du voyage, estimés superflus dans un pays de rodeos. Séduit par la correction des exécutants et le style des présentations, le Mexique a reçu à son tour nos cavaliers dans un enthousiasme grandissant. Propagande française dépassant les limites de l'équitation pure...

Le Rallye Forêt de Retz continue la suite de ses laisser-courre. Composé de quatre-vingts chiens, deux tiers anglo-poitevins, un tiers saintongeois, d'origine Beauchamp, il est servi par le maître d'équipage M. Maurice Loubet et par trois hommes à cheval. Sa tenue est bleu de roi, parements et gilets rouges, galons de vénerie, culotte de velours bleu. Son bouton, un cerf fuyant dans un V. « Attaqué dernièrement aux Dayaucourts, en Villers-Cotterêts, un grand daguet se livre aux chiens et refuit vers les taillis d'Ivois et le Rond-Capitaine, où il se harde plusieurs fois. Bien maintenu, il reprend son parti et revient à son enceinte d'attaque, où il tient les abois. » Porté bas après trois heures trente de chasse. Les honneurs à la baronne Ph. Prisse.

Notre confrère *l'Equipe* a offert une coupe de Jumping au cavalier ayant gagné le plus de premiers prix dans le courant de l'année. Pour la troisième fois consécutive cette coupe revient au chevalier d'Orgeix, totalisant soixante premiers prix, dont vingt-cinq en épreuves internationales. Deuxième, M. Jonquières d'Oriola, troisième, Mlle Cancre.

TRÉ-HARDY.

UNE EXPOSITION DE LA SÉCURITÉ

M. Jean-Marie Louvel, ministre de la Production industrielle et de l'énergie, a inauguré une exposition d'affiches par lesquelles les employés du Gaz et de l'Electricité de France veulent inciter leurs contemporains à rester prudents à tous les instants de leur vie, et publique et privée. Bien entendu, les périls de la circulation semblent les plus redoutés, et c'est contre eux surtout que ces artistes amateurs cherchent à nous mettre en garde avec un talent parfois très suggestif.

COURRIER DE LA DANSE

Térésa et Luisillo à l'Empire

Luisillo chorégraphe présente trois ballets nouveaux.

Le Prisonnier et la Rose, sur une musique d'Azagra, avec une « soléa » chantée et une plainte de guitare. Une prison blanche, une grille, un fond de cyprès bleus. Une gitane s'en vient voir le captif à travers les barreaux. Tous deux souffrent et se révoltent. L'idée est très belle, la réalisation l'est moins. Le décor serait plus poignant s'il était possible de voir la gitane réellement, derrière les barreaux et non sur un côté de la scène, dans une autre sphère. Il n'y a pas de contact direct, d'échange véritable, mais deux déroulements simultanés, parallèles. Térésa est tendre, mais manque de force dramatique.

Une idée très intéressante traitée sur l'*Alborada*, de Ravel.

La lutte entre la danse flamenca, gitane, et la danse classique, les deux finissant par s'interpénétrer et se fondre pour former la danse espagnole actuelle. Elégance, finesse des « boleros », des « panaderos », violence et passion des « farrucas », des « canas ». Deux groupes de danseurs incarnant ces deux forces en lutte. L'ensemble est clair, bien réglé.

Luna de Sangre est un ballet sans musique, sur ce rytme si poignant de la « Seguidilla Gitana ». C'est très inspiré de Lorca (le Lorca de *Noces de sang*). On a malheureusement l'impression d'être devant des enfants qui voudraient éprouver des passions d'hommes. C'est trop « voulu », trop joué. Pas assez inspiré.

C'est d'ailleurs le reproche que l'on peut faire à l'ensemble du spectacle. La troupe est plus disciplinée que l'an dernier. Mais les chorégraphies sont simplistes et monotones. Il règne plus d'énervement, de précipitation que de fièvre véritable. Il n'y a jamais les grands silences, les arrêts sourds qui sont tellement propres à l'Espagne. Et le music-hall finit toujours par l'emporter.

Il n'en reste pas moins que Luisillo est un personnage étonnant, d'une grande présence, de lignes étranges, de visage attachant.

MARTINE CADIEU.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 15 janvier
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Ana Maria IRIARTE
Narciso YEBES

LA FRANCE D'OUTRE-MER A LA CITÉ UNIVERSITAIRE

Un nouveau pavillon s'élève désormais à la Cité universitaire : la Maison de la France d'outre-mer, qui, construite en dix-huit mois, accueillera deux cent quarante étudiants venus de toutes les parties de l'Union française. M. Vincent Auriol, qu'entouraient MM. Letourneau et Aujoulat, a présidé la cérémonie d'inauguration. Dans son allocution il exalta l'œuvre accomplie par la France outre-mer. « Cette maison, dit-il, montre que notre pays ouvre ses portes à tous les cerveaux, dans l'égalité, pour l'acquisition d'une culture commune. »

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'inspiration des écrivains dramatiques était fertile en Chine au XIII[e] siècle. On relève un cycle d'une centaine d'ouvrages écrits à cette époque pour le théâtre. Parmi ceux-ci figure une pièce, la soixante-quatrième, intitulée : *le Cercle de craie.*

Le sujet, tragique, portera sur la scène des ondes quelques héros douloureux : une femme dont le mari, dans l'impossibilité de régler une créance, a préféré le suicide au déshonneur, et leur fille, toute jeune livrée au propriétaire d'une maison très spéciale afin de pouvoir rapporter quelque argent au foyer démuni. Le prince charmant la rencontre, mais un mandarin veut s'emparer de son corps et de son cœur... C'est lui le responsable de la mort du père.

Il se dégage une émotion intense de ces pages présentées en avant-première sur la chaîne Nationale le samedi 5 janvier à 20 h. 30. Alexandre Tansman a été séduit par cette œuvre qu'Henri Le Porrier adapta pour le microphone; il a écrit une partition d'orchestre très moderne pour l'accompagner. Il la conduira d'ailleurs lui-même. La distribution groupe une quinzaine d'artistes parmi lesquels figurent, au premier rang : Henry Crémieux, Robert Arnoux, Lucienne Lemarchand et Renaud-Mary.

Le même jour, mais à 14 h. 12, l'ensemble radio-symphonique de Paris se fait entendre sous la direction de Carlo Estrada. Au programme figurent notamment l'ouverture de *Gwendoline,* écrite par Emmanuel Chabrier, compositeur français du XIX[e] siècle, qui préconisait avant toute chose la musique truculente et gaie, ainsi que *Six épigraphes antiques,* de Claude Debussy. Composées en 1914, elles font partie des dernières œuvres du maître, qui devait s'éteindre quatre années plus tard. Prévues pour le piano, elles ont été destinées à l'orchestre par l'éminent musicien suisse contemporain Ernest Ansernet qui les a transcrites à cet effet, ce qui leur assurera un plus large rayonnement. La première s'intitule *Pour Pan* ; la suivante, *Pour un tombeau sans nom* ; la troisième, *Que la nuit soit propice* ; la quatrième, *Pour la danseuse aux crotales* (appareil à percussion très ancien), la cinquième, *Pour l'Egyptienne,* et la dernière, *Pour la pluie au matin.*

A la même séance Eliane Richepin, femme compositeur et pianiste de grand talent, sera la brillante soliste de sa *Fantaisie pour piano et orchestre.* Fixée en Amérique elle voyage constamment par les airs et se fait applaudir aussi bien en France, son pays natal, qu'en Palestine et souvent dans le Nouveau Monde.

W.-L. LANDOWSKI.

ALTITUDE 212

A la suite d'un article paru voilà quelques semaines dans nos *Nouvelles religieuses,* un de nos lecteurs, M. François Marion, maître des requêtes au Conseil d'Etat, nous fait très aimablement remarquer que l'Hautil n'est ni le point le plus élevé du diocèse de Versailles, ni le plus haut point de Seine-et-Oise.

Cette petite prérogative, nous écrit-il, *revient en effet, avec ses 212 mètres, à une croupe en bordure du département dite les Buttes de Rosne, sise dans la commune d'Haravilliers, canton de Marines. Cette propriété,* poursuit M. Marion, *présente l'intérêt d'avoir été habitée, avant d'être acquise par mon arrière-grand-père, par la grande Sarah Bernhardt. Et l'on pouvait encore, jusqu'à ce que les coupes de bois en aient effacé les traces, l'an dernier, voir le dessin du champ de courses où son fils entraînait ses chevaux.*

La préfecture de Seine-et-Oise nous a confirmé l'entière exactitude de ce renseignement, en ajoutant que les Buttes de Rosne doivent partager ce privilège avec un point situé en forêt de Karnelle, au sud de Beaumont-sur-Oise, d'une altitude à peu près égale. Les hauteurs de l'Hautil, avec leurs quelque 192 mètres, ne viendraient ainsi qu'au troisième rang. Voilà donc fixé ce point de topographie locale. Remercions M. Marion de sa courtoise intervention et l'archiviste départemental de Seine-et-Oise de ses obligeants renseignements.

Et que nos lecteurs nous excusent si la présence de S. Exc. M[gr] Roland-Gosselin avait, aux yeux de notre rédacteur, rehaussé quelque peu les collines de l'Hautil.

COURRIER THÉATRAL

Théâtre familial

La nouvelle opérette du Châtelet, *le Chanteur de Mexico,* peut être considérée comme un chef-d'œuvre du genre. Disons donc tout de suite qu'elle est due pour le livret à MM. Félix Gandera et Raymond Vincy, et pour la musique, à Francis Lopez, avec des arrangements musicaux de Paul Bonneau. Ce qui charme le plus dans cette luxueuse, alerte et pimpante revue, c'est qu'à aucun endroit on n'y relève la moindre vulgarité. Le genre de l'opérette à grand spectacle a ses servitudes. Les auteurs ne s'y sont pliés que pour en procurer plus de plaisir au spectateur. Le fil d'une légère intrigue nous conduit de Saint-Jean-de-Luz à Montmartre et au Mexique avec une gentillesse du meilleur aloi. Que de tableaux ébouriffants ! Le décor des toits de Montmartre, d'abord, qui s'élèvent par l'effet de la machinerie, le Moulin de la Galette, un somptueux hôtel à Mexico, où nous voyons défiler en éclatants costumes les représentants des diverses provinces du Mexique, et surtout l'extraordinaire fête aztèque ! Sur ce fond de toile, la voix habile, bien posée, de Luis Mariano fait fondre les cœurs. M[lle] Lilo se démène, rit, chante, brûle les planches avec l'autorité d'une nouvelle Mistinguett. Décors, mise en scène passent l'éloge, et la musique de Francis Lopez accomplit son miracle habituel : tout Paris fredonnera ses couplets demain.

L'adaptation des *Trois Mousquetaires* de Dumas et Maquet par M. René-Maurice Picard me laisse plus perplexe, et si l'on doit rendre hommage au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour sa nouvelle présentation, notamment pour ses décors colorés et les chatoyants costumes de Jean-Denis Malclès, il n'est pas sûr qu'il ait été aussi bien inspiré en rompant avec certaines traditions. Une honorable dame, à côté de moi, se plaignait par exemple que les mousquetaires ne portassent pas de perruque, et elle n'avait pas tort. Mais surtout il m'a paru que l'interprétation de la compagnie Grenier-Hussenot manquait d'unité. On applaudit pourtant Hussenot-Planchet, Grenier-Athos et Serge Reggiani-d'Artagnan, un peu fluet pour le rôle, et Rosy Varte, et Annie Noël.

Y. G.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

J. Joubert : *la Libération de la France* (Payot).

Comment la France fut-elle occupée en 1940 et comment résista-t-elle ? Comment la France fut-elle libérée ? Telles sont les deux questions auxquelles l'auteur, le lieutenant-colonel Joubert, tente de répondre dans cet essai d'histoire qui comprend deux parties. Dans la première, allant de l'armistice au 6 juin 1944, il explique de quoi a été libérée la France, c'est-à-dire qu'il parle de l'occupation et de l'occupant, puis il considère ce que représente la France en Europe. La deuxième partie, ayant pour objet la phase libératrice, qui comporte une insurrection et une action de guerre, traite surtout des opérations militaires qui se sont déroulées sur notre sol en 1944 et en 1945.

Ce livre appartient à la Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre. Son intérêt est soutenu, et il facilitera certainement les recherches pour des études ultérieures.

Extrême-Orient. Photographies d'Hélène Hoppenot. Texte d'Henri Hoppenot (Editions Ides et Calendes).

Ce magnifique album composé de quelques photographies nous apporte les images « d'une contrée surprise aux derniers jours de la paix... de terres aujourd'hui brûlées, de peuples versés au creuset des guerres et des révolutions ». D'une grande beauté artistique ces documents nous montrent la grandeur sauvage des monts de la Chine ou, comme celui que nous reproduisons ici, la douceur des parcs japonais. Mais ils deviennent profondément émouvants quand ils évoquent un village — qui fut paisible — d'Indochine ou de Corée. Encore une belle réalisation de l'édition suisse.

ROMAN DE CINÉASTE

L'un des plus remarqués parmi les innombrables cocktails littéraires que nous ont offerts les dernières semaines fut celui où Eric von Stroheim présenta, en anglais, son roman, *les Feux de la Saint-Jean* (A. Martel, éditeur). Ce livre est, paraît-il, cruel. Voilà qui ne nous étonne guère de la part du réalisateur des *Rapaces.*

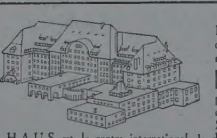
Sur notre document on reconnaît (de gauche à droite : Denise Vernac, France Roche, Eric von Stroheim Marie Bizet, Roger Sauvage, Charles Moulin et Louise Carletti.

PREUVES
Cahiers mensuels
Numéro 10
Paul S. EPSTEIN
Physique nucléaire et pensée soviétique
Paul PARISOT
Descartes en uniforme
Michel COLLINET
Rencontres à Zagreb
Textes de
Gabriel MARCEL, Daniel HALEVY, Georges ALTMAN, Aimé PATRI, Jean RABAUD, etc.
PREUVES : 41, avenue Montaigne, Paris-8[e] le n° de 48 p. ill. 40 Fr. C.C.P. 178-00 Paris
Spécimen gratuit sur demande

livrable rapidement
la BORGWARD
type HANSA 1500
9 CV
4 roues indépendantes, 5/6 places, 4 vitesses, 125 à l'heure, 8/9 lit. aux 100 km.
La révélation du Salon
Payable en francs français ou en dollars par les titulaires de comptes E.F.A.C.
Agent général
St-Christophe Motor
3, rue Scheffer - Paris 16[e]
COP. 46-26 et PAS. 16-33
AGENTS DANS TOUTE LA FRANCE
STOCK COMPLET DE PIÈCES D'ORIGINE

2

A Suvretta Haus, St-Moritz, le service extérieur est aussi parfait que celui de l'intérieur.


Réservez vos chambres dès maintenant afin de passer les vacances les plus gaies et les plus satisfaisantes de votre vie. SUVRETTA HAUS est le centre international de distractions le plus renommé. Il n'a pas son pareil dans le monde. Tout y est hors pair : les sports d'hiver, la table et la cave ; danse, cabaret et service impeccable. Des chambres splendides d'où vous contemplerez les Alpes de votre balcon. Prix de la pension comprenant tous les repas à partir de Fr.S.26 - Tous détails supplémentaires à votre agence de voyages habituelle ou en écrivant ou câblant à SUVRETTA HAUS, St-MORITZ — SUISSE.

LA SUISSE

HIVER FÉERIQUE
VACANCES MAGNIFIQUES

WENGEN Oberland Bernois

PALACE

Une des premières maisons dans la région de la Jungfrau. Séjour idéal. Situation unique. Tous les sports d'hiver. Bar, dancing.

F. BORTER.

WENGEN 1.300 m.

REGINA HOTEL

1er ordre, situation merveilleuse, centrale et tranquille, face Jungfrau. Bar, orchestre.

J. REINERT, propr.

ZERMATT

HOTEL MATTERHORNBLICK

Maison confortable. Tranquillité. Soleil. Vue. Cuisine et cave réputées. 7 jours *tout compris* à partir de Fr. 115.

RHUM St-JAMES

DES GRANDS CRUS DE St-James AUX ANTILLES

«St-James ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.»

A 2

PETITES INVENTIONS, TECHNIQUES NOUVELLES

Miroir antibuée

Un montage fort simple empêche la formation de buée sur les miroirs de salles de bains, tout en prolongeant leur durée. Il s'agit d'un bourrelet chauffant appliqué au dos de la glace, et fait uniquement de caoutchouc synthétique : une couche de caoutchouc conducteur d'électricité entre deux couches de caoutchouc isolant.

L'ensemble se branche sur une prise de courant ordinaire et consomme autant de courant qu'une ampoule de 60 watts.

Outil universel

Un minuscule moteur électrique tenant aisément dans la main et auquel s'adaptent un jeu complet d'accessoires permet aux bricoleurs d'effectuer de nombreux travaux. L'engin complet pèse un peu moins d'un kilo et tourne à la vitesse de 27.000 tours-minute. Un dispositif assure le refroidissement des outils, permettant leur utilisation ininterrompue. Un courant d'air circule autour du moteur, laissant sa carrosserie froide dans la main. Les quarante et un accessoires livrés avec le moteur répondent à tous les usages usuels.

Pour la protection extérieure des automobiles

On propose cette année aux carrossiers une peinture « sandwich » dont les trois couches s'appliquent en une seule opération. Elle résiste à la pluie, au gel, à l'air marin et à la chaleur, grâce à la couche intermédiaire fournie de copeaux et de mica.

Pour protéger réservoirs, tubulures, garnitures et pièces d'acier contre les agents chimiques, voici, d'autre part, un revêtement plastique séchant instantanément à l'air. La matière employée combine une grande flexibilité, une bonne adhérence et une forte résistance aux chocs. Elle ne peut ni craquer ni éclater et s'applique sur tous les métaux. En cas d'éraflure, des raccords peuvent être faits au pinceau ou au pistolet.

Laverie automatique

Un bouton commande ici le nettoyage complet d'un véhicule, qui comprend un lavage, un savonnage et un rinçage à haute pression. Le séchage est également automatique et l'ensemble des opérations dure exactement cinq minutes.

Le « préchauffage » des moteurs de voitures

Mis au point au Canada et utilisé depuis peu aux Etats-Unis, un nouvel accessoire élimine les difficultés de mise en marche du moteur par temps froid. Il s'agit d'un minuscule appareil destiné à chauffer, à l'arrêt, le refroidisseur qu'entoure le bloc-moteur, tout en accélérant le chauffage intérieur de la voiture. Il est composé essentiellement d'un radiateur tubulaire que n'affectent pas les composés antigel et qui est introduit dans le circuit refroidisseur par un orifice percé à la base du radiateur. Un joint permanent est ensuite appliqué et le « préchauffage », relié au circuit électrique.

Projecteur de secours

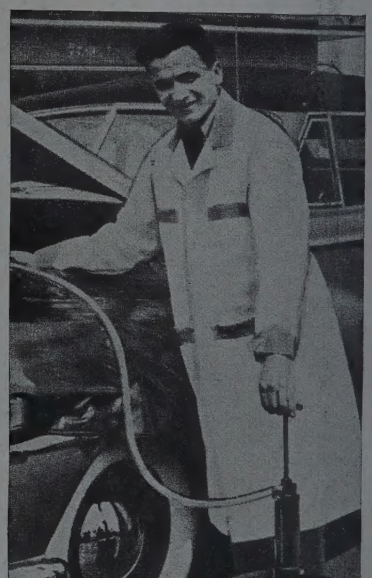
L'originalité de ce projecteur à main réside dans son branchement, qui s'effectue dans l'allume-cigarettes automatique. La portée dépasse 300 mètres, et il comporte un raccord amovible qui le transforme en éclairage de secours en cas de panne. Lorsqu'il n'est pas utilisé, il trouve sa place dans la boîte à gants.

Avertisseur lumineux

En cas de panne ou de crevaison la nuit, ce dispositif assure la protection de l'automobiliste et de son véhicule. Un interrupteur branché sur le circuit électrique transforme l'*ensemble* des feux de position et des feux de direction, avant et arrière, en *clignotant*.

En marche normale l'interrupteur sert d'indicateur de direction ordinaire.

Vidanges-express



Pour accélérer les opérations de vidange et pour éviter d'avoir à se glisser sous la voiture, une firme américaine a conçu cette pompe qui s'adapte aux bidons d'huile ordinaire. Un tube métallique est introduit dans l'orifice supérieur et en douze coups de pompe l'huile usée est retirée. Le tuyau comporte un « voyant » pour permettre de juger de l'état de l'huile.

Bien entendu, l'appareil permet aussi la vidange du radiateur ou du réservoir d'essence. — C. T.

LE BRIDGE (N° 96)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 82
d'après Culbertson.

LE MORT : ♠ V 9 3 2 ♡ A D V ♢ A 5 2 ♣ D 10 2

entame : ♢ 7

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R ♡ R 10 9 8 7 ♢ 6 4 3 ♣ A R 4

Les enchères :

NORD	EST	SUD	OUEST
1 ♣	1 ♢	2 ♡	passe
3 ♡	passe	4 S A	passe
5 S A	passe	6 ♡	

Ouest entame du ♢ 7 pris par l'as. Puis ♡ as, ♡ dame (Ouest n'avait qu'un atout au départ), ♡ valet pris par le roi et ♡ 10, sur lequel Nord jette un petit ♢.

Suivent ♠ as et roi, et ♣ roi sur lesquels Est a jeté ♠, 4, ♠ 10 et ♣ 9.

Comment continuer?

Le petit chelem est imperdable maintenant.

Le ♢ 7 est évidemment un singleton puisque c'est le plus petit ♢ d'Ouest. Sud voit en effet tous les ♢ inférieurs au 7.

Ouest ayant aussi un singleton à ♡, nous comptons chez Est : 6 ♢, 4 ♡, 2 ♠ et 1 ♣ = 13 cartes. Les mains cachées sont entièrement connues et la position, après la 8e levée, est la suivante :

♠ V 9 ♢ 5 ♣ D 10

♠ D 8 7 ♣ V 8

NORD
OUEST EST
SUD

♢ R D V 10 9

♡ 7 ♢ 6 4 ♣ A 4

Sud fait quatre levées ainsi : il part du ♣ 4 et, si Ouest joue le ♣ 8, Nord met le 10 ! Une impasse qui n'est nullement risquée puisque les mains cachées sont entièrement connues !

Nord avance ensuite le ♠ V sur lequel Sud jette son ♣ as pour ne pas être obligé de prendre ♣ et laisser la main au mort.

Ouest doit prendre avec ♠ D *(sinon* Nord joue ♣ D et défausse un ♢ dessus) et renvoyer une carte noire. Sur le ♠ 9 affranchi et la ♣ D, Sud jette alors ses deux ♢ perdants.

ÉTUDE N° 83

LE MORT : ♠ A 2 ♡ 5 3 ♢ R V 6 4 ♣ V 6 5 4 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R D 6 ♡ 7 ♢ A D 10 5 3 2 ♣ A 7 3

Sud joue 5 ♢.

Ouest fait le ♡ R puis joue atout.

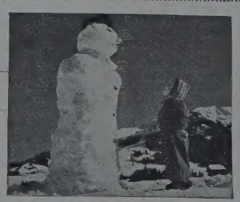
Comment continuer pour avoir le plus de chances de faire les 5 ♢?

ANDRÉ CHÉRON.

LA SUISSE pour moi c'est... **L'Oberland Bernois**

GSTAAD BRILLANT ATOUT de l'OBERLAND BERNOIS

9 monte-pentes - 8-9 heures de soleil
Manifestations mondaines — Excellents Hôtels
Une innovation : abonnements valables pour les 9 ski-lifts de Gstaad : 10 jours Fr. s. 60
Renseignements : *Syndicat d'Initiative de Gstaad ou Agences de voyages.*



Mürren
1.650 mètres
Soleil et neige de Noël à Pâques !
Station pour vacances d'hiver idéale, sportive et gaie. Le centre du « KANDAHAR ». Prix très favorables.
LA PATINOIRE, L'ÉCOLE DE SKI ET DE PATINAGE Y COMPRIS.
Abonnements combinés Funiculaire - Ski-lift avantageux.

Adelboden
1.400 mètres
POUR LES VACANCES D'HIVER !
15 Hôtels * 2 Patinoires * Route automobile * Nouveau télésiège * Ski-lifts * Funi-luge * Téléférique.
Neige abondante — Site ensoleillé — Amusements.
Concours hippique — École suisse de ski.
Bureau de renseignements *Adelboden.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente Pal. Just. Paris, 16 janvier 1952.

Terrain à Saint-Ouen

(Seine) rue Saint-Denis, n° 76.
Mise à prix : 3.500.000 francs
S'adress. **Robert Bethout**, av., 48, rue de Clichy; Guinot, synd., 18, rue Séguier, Paris.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.